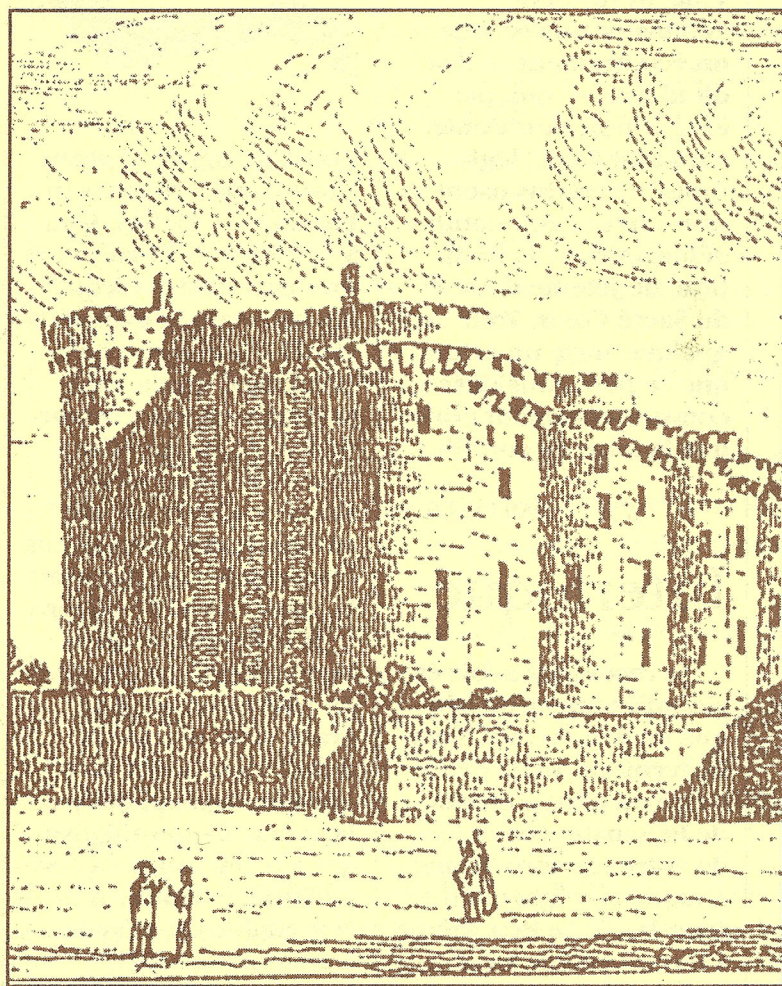


LE LIBRE JOURNAL

de la France Courtoise



— La Bastille —

N° 9

DÉCADAIRE
de civilisation française et de tradition catholique

- ❑ Les bûchers de la Nouvelle Inquisition antinationale
- ❑ Un immortel révisionniste raconte la Bastille
- ❑ L'affaire du chandelier nazi
- ❑ Le complot national-bolchevique
- ❑ Et autres merveilles parmi lesquelles : ADG

Lettres de chez nous

Indignation

Dans le numéro 6 du Libre Journal, vous déploriez la mort du lieutenant Efflam Huon de Penanster, tombé à vingt et un ans en Somalie sous l'égide de l'ONU. Vous avez, à juste titre, pensé que nombreux seraient ceux partageant votre peine et votre indignation et, en premier lieu, la famille de la victime.

Hélas, un démenti vous est infligé par le père de la victime dans sa lettre que vous publiez dans le numéro 8 de votre décadaire. En effet, Monsieur Vincent Huon de Penanster vous fait part de son appréciation relative au décès de son fils :

— Il est tout à fait résigné, et ne manifeste aucune amertume que cette mort ait eu lieu sous le drapeau de l'ONU, à la solde des mondialistes, dans une opération douteuse ; il y a aussi les accidents de la route causés par des éthyliques ! ...

— Il revendique l'éducation donnée à son fils : faire son devoir, obéir. (Savoir à qui on obéit et dans quel but n'aurait donc aucune importance...)

— Il regrette que la

mort de son fils puisse provoquer chez certains une violente indignation (De quoi vous mêlez-vous, Monsieur de Beketch ?)

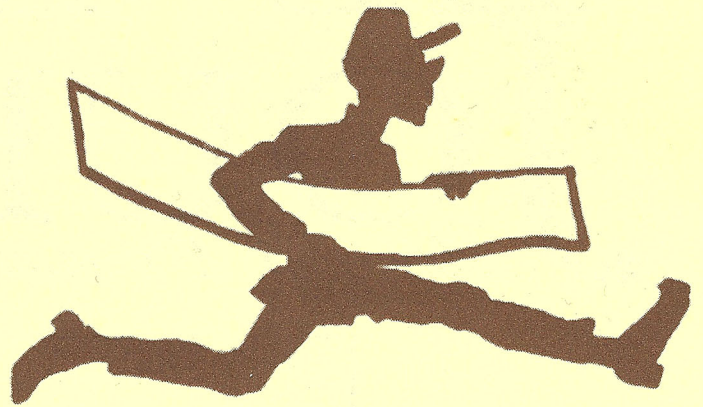
— Il existe, en revanche, un sujet qui provoque chez Monsieur Vincent Huon de Penanster une révolte, un écoeurément — il se dit ulcéré — qui, par exception sans doute, sont tout à fait "légitimes" : certains osent se présenter et agir comme défenseurs de la tradition, de Jeanne d'Arc et du Sacré Cœur. Voilà en quelque sorte un crime que ce père considère comme autrement grave que la mort de son fils !

R.F. (MONTPELLIER)

Interloqué

Je reconnais avoir été singulièrement interloqué en découvrant dans la dernière partie de la lettre du père d'Efflam de Penanster (courrier de votre numéro 8) une attaque en règle contre Jean-Marie Le Pen. Même s'il n'est pas nommé, le message est suffisamment clair.

J'ai assisté le 20 juin dernier à la fête organisée par le Cercle National des



Combattants au château Saint-Louis à Neuvy-sur-Barangeon. Là-bas, Jean-Marie Le Pen a prononcé un discours dans lequel il a brièvement évoqué la vie d'Efflam Huon de Penanster, s'attachant surtout à en faire ressortir le côté exemplaire : "Scout de Riaumont et soldat toujours au service des autres". Je n'ai pas l'impression qu'il y avait là matière à s'offusquer.

A une époque où la France s'enfonce de plus en plus dans une très grave crise morale et dont l'identité est plus que jamais menacée par la camarilla mondialiste qui a programmé sa disparition, je trouve très regrettable cette façon d'attaquer le seul homme politique qui ait le courage envers et contre tous de combattre le processus mortel de désintégration de notre pays, processus déjà

bien engagé hélas. La défense de la tradition catholique (il ne faut pas compter sur nos évêques félons pour honorer Jeanne d'Arc — pour ne citer que cet exemple), des traditions de nos contrées, le rappel des personnages illustres et la célébration des saints qui ont fait la grandeur de la France font partie de ce combat et cette accusation de "récupération" est d'autant plus surprenante qu'elle est inattendue de la part d'une personne dont on pourrait supposer pour le moins qu'elle reste neutre.

Monsieur Vincent Huon de Penanster ne peut empêcher que la vie de son fils nous soit montrée en exemple et plus particulièrement à une jeunesse désespérée qui en a bien besoin. Il faut même en être fier et ressentir cela comme

LE LIBRE JOURNAL
de la France Courtoise

- Directeur :
Serge de Beketch

- « Le libre Journal de la France Courtoise » est édité par la Sarl de presse SDB, au capital de 2 000 francs
- Siège social :
68, rue David d'Angers,
75019 Paris

- Principaux associés :
Antony, Beketch, Varlet

- Commission paritaire :
74 371

- Dépôt légal à parution

- Imprimerie G.C.-Conseil
3, rue de l'Atlas, 75019 Paris

- Directeur de publication :
D. de Beketch

- Directeur de la maquette :
Jean-Marie Molitor

- Ange tutélaire :
Françoise Varlet

ISSN : en cours

68, rue David d'Angers
75019 Paris (adresse postale)
Tél. : (1) 42.46.44.77.
Fax : (1) 48.24.08.28.

un réconfort dans le malheur qui l'a frappé. Et ne pas imaginer que cet événement tragique et l'émotion qu'il a suscitée ont été exploités à des fins électorales. Je préfère les hommes politiques (très rares) qui nous donnent ce genre d'exemple à ceux qui, plus ou moins indirectement et par médias interposés font la promotion de toutes les perversités. Il faut cesser ces attaques mesquines. Dans les difficultés qui nous attendent, nous aurons assez à faire avec nos ennemis.

A.B. (COLMAR)

Soutien

J'ai reçu les sept premiers numéros du "Libre Journal". Je m'étais pourtant promis de ne plus souscrire d'abonnements nouveaux (saturation). Mais j'y ai trouvé, sous un format réduit, sans publicité (un des fléaux de cette fin de millénaire) une information faite avec humour, pertinence et même impertinence — ce qui n'empêche pas le sérieux.

On y sent parfois le souffle d'une sainte colère.

Le matraquage du mensonge, de la diffamation et de la provocation dénoncé dans votre lettre de février est toujours et plus que jamais en place. Nous espérons quelque chose du nouveau gouvernement : rien n'a changé. Il faut frapper très fort, mais attention à la loi Gayssot — autre scélératesse — La libre expression n'existe plus en France et les amendes coûtent cher...

Pour vous aider dans la mission que vous vous êtes assignés — il faut avoir des épaules solides (Atlas soutenant la voûte des cieux...) — je vous envoie mon abonnement en formant des vœux chaleureux pour que je puisse le renouveler l'an prochain !

Y.P. (RUEIL)

suite du courrier en p 23

Editorial

Heureux comme un immigré en France ?

A 86% les immigrés sont satisfaits de vivre en France. Ce sondage* ridiculise les agitateurs, manipulateurs et boutiquiers de l'antiracisme. Les immigrés y apparaissent plus raisonnables et plus honnêtes que ceux qui tentent de les manipuler, conscients du privilège de vivre en France, favorables à une politique stricte de l'immigration, mais peu soucieux d'intégration.

Ils reconnaissent que notre pays ne peut plus accueillir de nouveaux arrivants (58%) et ne redoutent rien des contrôles d'identité (76%).

Ils se déclarent en faveur d'une vraie politique de lutte contre la drogue (90%), l'immigration clandestine (78%), les mariages blancs (69%), la polygamie (60%), et ils acceptent la suppression des avantages sociaux aux clandestins (54%) et le contrôle strict des demandes d'asile (57%).

Les sornettes libertaires et laxistes des professionnels du lamento antiraciste sont balayées.

Mais le chiffre le plus intéressant est aussi le moins cité. A la question : « Aimeriez-vous avoir la nationalité française ? », les immigrés répondent par moitié positivement et négativement.

Pour un immigré sur deux, le fait de vivre en France et d'en être satisfait n'implique donc aucune adhésion au "fait national".

Le "droit du sol" n'est pas revendiqué.

Cela confirme une autre enquête récente qui faisait apparaître que, pour les jeunes Français d'origine étrangère, la "patrie" n'est pas la France mais le pays des parents.

Ce sont là des chiffres et des réalités que tout débat sur l'immigration devra prendre en compte à peine de nullité.

S de B

** Sofres du 3 au 7 juillet auprès de six cents étrangers majeurs vivant en France dans des communes de plus de dix mille habitants et parlant le français. Méthode des quotas.*



SYMBOLIQUE



Le morceau de musique choisi pour l'inauguration par Michel Rocard des Etats généraux du socialisme à Lyon était « la Marche au supplice » d'Hector Berlioz.

CADEAU



On a beaucoup parlé, lors de ces Etats généraux de Bettino Craxi. Le leader socialiste italien accusé de corruption, pourrait trouver refuge à Paris dans un appartement proche de la rue de Bièvre.

L'Espresso assure que le PS français étudie la possibilité de lui offrir un siège sur sa prochaine liste européenne, rendant ainsi aux Transalpins la politesse qu'ils avaient faite en permettant au Français Duverger d'être élu sur une liste italienne.

REPRESAILLES



On a beaucoup parlé également du juge Marsaud, inventeur de « l'amendement faciès ». Les socialistes de Limoges, soutenant que le Juge n'habiterait pas cette ville dont il est l'élu, ont fait ouvrir une enquête qui pourrait déboucher sur une instruction pour « faux en écriture publique ». C'est la vengeance du lobby immigrationniste.

ECONOMIES



Le Quai d'Orsay vient de donner son accord à Omar Bongo : c'est le Trésor français qui, pour le mois de juillet, paiera les traitements des fonctionnaires gabonnais.

Quelques nouvelles

LES BUCHERS DE L'INQUISITION ANTINATIONALE

Caricature de ce qu'Annie Kriegel appela un jour « l'insupportable police (...) de la pensée », *Globe-Hebdo* s'est affecté la mission de débusquer chaque semaine de nouveaux adorateurs de la bête immonde.

Dernier en date : Patrick Banon, directeur de cabinet du député RPR Pierre Lellouche, qui aurait dit : « la crise économique sera résolue quand il n'y aura plus d'immigrés. »

Ce propos (que Patrick Banon nie avoir tenu) n'a rien d'original.

Personne, sérieusement, ne conteste plus le poids de l'immigration dans la crise actuelle.

L'intéressant est dans le cheminement de la calomnie.

Patrick Banon se souvient avoir évoqué, lors d'un entretien avec l'organisateur d'un colloque sur les rapports France-pays du Sud, les conséquences de l'immigration clandestine.

Bien que privée, cette conversation a donc fait l'objet d'un compte-rendu obvié dans une feuille confidentielle rédigée par d'anciens collaborateurs de Pierre Joxe au ministère de l'Intérieur, puis, comme d'habitude, dans *Globe-Hebdo*.

Que Patrick Banon soit, il le souligne lui-même, « de confession israélite,

de parents nés au Maroc », ce qui apparemment devrait l'exonérer de tout soupçon de racisme ; que son patron, Pierre Lellouche, israélite né en Tunisie, initié au « vrai socialisme » dans les kibboutzim, militant gauchiste, tiersmondiste et trilatéraliste passé au chiraquisme, reste le plus enragé contempteur de tout rapprochement du RPR avec le Front National n'a donc pas suffi à apaiser la « police de la pensée ».

Comme s'il fallait à tout prix « faire des exemples. »

Autre dénonciation : sur *France Inter*, *Globe-Hebdo* a entendu Lucien Rebuffel, président de la Confédération générale des Petites et Moyennes Entreprises, parler de « Gaulois ».

Ce mot, éminemment suspect, suscite un commentaire pincé : « le thème gaulois revient en force dans le discours public... et pas seulement chez les nostalgiques patentés de la croix celtique... réponse peu rassurante ! » Que le colonel Rebuffel, officier gaulliste, soit membre de la Chambre de commerce franco-arabe ne l'aura pas protégé du soupçon de « lepenisme ».

Parler de « gaulois », c'est emboîter le pas à Le Pen, décrété fils spirituel d'Hitler par arrêt du Tribunal de Nancy. La référence aux origines

gauloises de la population française relève donc désormais de la propagande nazie.

Troisième exemple : *Tribune Juive* s'emporte contre une publicité qui, « pour attirer les pèlerins chrétiens en Terre sainte » n'hésite pas à évoquer (et donc à accréditer) la fable selon laquelle « Jésus marcha, il y a deux mille ans, sur les eaux. » Au nom d'objectifs commerciaux louables (sic), faut-il que l'Office National Israélien du Tourisme axe toute sa campagne sur la figure de Jésus ? Interroge, sans l'ombre d'un sourire, l'auteur de la diatribe, que le support de cette pub : *Panorama*, fer de lance de la presse catho-progressiste ne suffit pas à rassurer.

Certes infimes, ces anecdotes n'en témoignent pas moins de l'étouffante atmosphère générale de délation où la France, décrétée antisémite par vichysme congénital et incurable se trouve aujourd'hui plongée.

Immigrationniste, mondialiste et métisseur, ce néo-MacCarthysme qui chasse les sorcières du nationalisme et de l'identité culturelle est bel et bien une régression totalitaire.

Il s'inscrit dans une stratégie de terreur qui vise à mettre hors la loi toute idée de spécificité raciale, ethnique, nationale, religieuse ou simplement culturelle.



les du marigot

Renforcés par la folie meurtrière des monstres qu'ont engendrés soixante-dix ans de communisme ; inlassablement promus par l'intelligentsia qu'a libérée la déroute électorale de la machine socialiste ; propulsés par une assourdissante campagne médiatique ; appuyés par un terrorisme judiciaire qui assimile automatiquement le patriotisme au nazisme exterminateur, les nouveaux interdits s'imposent partout.

On les retrouve jusque dans les colonnes de l'ennuyeuse *revue d'études du Centre d'information civique*, qui se prend à fulminer, comme tout le monde, contre les "égoïsmes nationaux".

Rien d'étonnant, eu égard au matraquage dont la bonne parole mondialiste est l'objet dans les médias et à l'appui inconditionnel qu'elle reçoit des élites. Y compris au prix des contorsions les plus étonnantes.

Ainsi *Libération* accorde trois pages au sociologue marxisant Edgar Morin qui, par référence aux origines espagnoles de son père, Vidal Nahoum, tient à se définir lui-même comme un "néo-marane". C'est-à-dire, en français, un nouveau-faux-converti.

Aveu troublant dans la bouche d'un homme qui, ayant adhéré aux abominations staliniennes, prétendit, Staline crevé, avoir découvert les vertus du libertarisme intellectuel dans la tradition saint-simonienne.

Internationaliste deve-

nu "transnationaliste", mais toujours mondialiste fanatique (et de longue date), Morin proclame d'abord d'une façon inattendue que « tous les ressourcements dans l'identité sont absolument légitimes, que ce soit celui de la petite patrie, de la province, de la nation bien sûr et de la religion ».

Mais qu'on n'y voie aucune adhésion aux thèses nouvellement refleuries du "national-bolchevisme". Cette légitimité si généreusement octroyée aux "ressourcements" identitaires, Morin la subordonne à des règles qui en détruisent la substance même : « Le seul antidote à la fermeture et au repli est d'opérer un ressourcement plus ample, plus profond et intérieur : C'est mon idée de terrepatrie. » Autrement dit : Vive le nationalisme pourvu qu'il n'ait pas de frontières.

Pas même biologiques puisque, poursuit-il : « En deçà de nos ancêtres culturels, nous avons des ancêtres primordiaux en la souche d'humanité née en Afrique australe et qui s'est diasporée (sic) sur tous les continents. Nous participons à la même identité terrienne, à la même identité humaine. »

Un tel cheminement à la lumière des vieilles lanternes darwiniennes, conduit inévitablement à nier, au nom des ancêtres primordiaux, toute hiérarchie dans l'ordre vivant entre le citoyen du troisième millénaire et les protozoaires qui hantaient la soupe originelle.

La même ligne mélo-

dique se retrouve, sans surprise, sur les lèvres de Jack Lang qui, à l'occasion du festival d'Avignon, déclare incongrûment que le théâtre est, en France, « le lieu incontournable du métissage des expériences. »

Et le confusionnisme langagier, dont l'éternel ministre de la Culture est coutumier, amène cet aveu édifiant : « Souvenez-vous : dans les années soixante, l'Odéon s'appelait Théâtre de France. Avec Giorgio Strehler, nous avons voulu en faire un théâtre à part entière en le baptisant Théâtre de l'Europe. »

On ne s'y trompe pas, l'Europe n'est qu'un alibi. L'essentiel était de faire disparaître du fronton du théâtre national le mot France.

Voilà peu, la LICRA tentait par voie de justice, de faire effacer ces six lettres de l'enseigne d'un restaurant et il y a longtemps que la "novlangue" en usage dans la privilégiate ne parle plus que de l'"hexagone".

Tout cela relève si évidemment de la mystique mondialiste et des délires corrélatifs que l'on pourrait se contenter d'en rire.

Le malheur est que cette bouillie pour les chats, érigée en nouveau décalogue, expédie chaque jour des hérétiques sur les bûchers de la nouvelle Inquisition.

SDB

(documentation et enquête : Marie d'Armagnac)

INTEGRATION



Dans un récent numéro, l'hebdomadaire *Globe* présente deux modèles d'intégration : un groupe de « rap » constitué de jeunes Nègres, « Capitaine Capote », qui distribue des préservatifs en prime dans les boîtages de ses cassettes, et un groupe de « Funk » constitué de trois demoiselles arabes qui s'exhibent en sous-vêtements, bas résille et portejaretelles.

DEMOCRATE



Commentaire de Philippe Auberger, député RPR de l'Yonne, région riche en colza, après les réactions de colère suscitées chez les paysans par la négociation sur les oléagineux : « On aurait dû attendre le début des moissons pour signer. Ça serait passé complètement inaperçu. A ce moment-là, les types sont dans les champs toute la journée ». Philippe Auberger est énarque.


AVEU



Jean-François Hory, président des radicaux de gauche, tire son chapeau à Bernard Tapie « qui ne boit pas une goutte d'alcool et qui est chez lui tous les soirs à neuf heures et qui mange au moins cinq fois par semaine avec sa femme ». Et cet ex-fonctionnaire de l'Intérieur, qui fit fortune (politiquement) en trahissant Giscard pour Mitterrand à la veille de l'élection présidentielle de 1981, ajoute : « Avec mes copains radicaux, on fait une bringue infernale tout le temps. »




BLAGUE


 « Quand on voit un homme porter la kippa et le *Wall Street Journal*, c'est d'un délit d'initié qu'il faut s'inquiéter ».

Cette plaisanterie raciste a fait beaucoup rire l'Assemblée nationale. Elle ne fera pas l'objet de poursuites: son auteur n'est autre que Jean-Pierre Pierre-Bloch fils du Président fondateur de la LICRA.

BLAGUE (bis)

 Le même J.-P. P.-B. vient d'obtenir partiellement gain de cause dans son combat contre Ibrahim Souss, ancien porte-parole de l'OLP en France, devenu citoyen français par la grâce d'un décret socialiste. Menacé de perdre cette citoyenneté, à la suite de la procédure entamée par Pierre-Bloch, Souss a émigré au Canada.

NON GRATA

 Désignée pour succéder à Ibrahim Souss, Leila Sahid, dirigeante palestinienne, est accusée d'avoir signé des textes négationnistes. Alain Juppé a été prié de faire le nécessaire pour empêcher l'installation en France de cette personne.

BLAGUE (ter)

 Jumelant sa ville avec la cité israélienne de Nahrya, André Santini, maire d'Issy-les-Moulineaux et co auteur avec J.-P. P.-B., son frère en maçonnerie, de « Sécurité, enjeu public N°1 » a regretté qu'en France « on soit pour les Arabes et contre Israël ». On parle de Santini pour succéder à Hervé de Charette au ministère du Logement. Les nombreux locataires arabes des cités HLM de banlieue vont être moins chouchoutés ?

Autres nouvelles

Ce chandelier qui éclaire le retour de la bête immonde

Déjà auteur de deux livres très farces sur l'extrême droite, René Monzat apporte une nouvelle note de comique dans le « marronnier de l'été » que constitue le prétendu débat sur le « rapprochement PC-extrême droite ». Alain de Benoist, gourou de la Nouvelle droite, utiliserait, à en croire l'enquêteur, une copie de chandelier médiéval scandinave. Or c'est un chandelier traditionnel du même type que la SS offrait à ses adhérents jeunes mariés.

Cette preuve indubitable du caractère « ambigu de la Nouvelle droite » occupait une pleine page du *Monde* le 3 juillet dernier.

Une telle complicité de la chandelle apporte évidemment un éclairage nouveau sur les origines de la pensée d'Alain de Benoist.

Certains observateurs avaient d'ailleurs noté depuis longtemps que des membres du GRECE, mouvement d'idées proche de la Nouvelle droite, portaient des chaussures de cuir (comme les bottes de SS) et buvaient de la bière (comme les habitués de la sinistre taverne munichoise où Hitler tenait ses réunions). On s'étonne que les limiers de la nouvelle épuration aient pu rester si longtemps aveugles à des indices aussi concordants.

On permettra au *Libre Journal* d'apporter sa pierre à cette enquête effrayante en faisant remarquer deux autres coïncidences troublantes : les initiales de Nouvelle Droite se retrouvent comme par hasard dans le sigle du mouvement nazi NSDAP et Alain de Benoist est né à Saint-Symphorien, village tourangeau dont les initiales rappellent des heures si sombres qu'aucun chandelier ne pourrait en disperser les ténèbres.

La vigilance est d'autant plus de mise qu'il apparaît, toujours à la lumière du chandelier de Monzat, que Benoist ne serait pas catholique et que certains proches de Nouvelle école considèrent que le « christianisme est l'ennemi, car issu du judaïsme et du désert ». *Le Libre Journal* prend note, non sans satisfaction, de ce ralliement inattendu du *Monde* au combat en faveur de la tradition catholique comme pilier de la civilisation française.

Le bal des Cassandre

Léger vent de panique dans la privilégiature.

Le RPR Pierre Maseaud pronostique une « explosion de désespoir des chômeurs » ; l'ex-ministre socialiste Martine Aubry annonce « le désespoir des salariés va dégénérer en émeutes » ; le socialiste Michel Delebarre constate : « L'opinion

ne va pas tarder à s'apercevoir que la "droite" l'a trompée. Jamais un pouvoir n'aura renié aussi vite ses promesses » et plusieurs animateurs d'associations d'immigrés menacent d'un « soulèvement des banlieues contre les lois Pasqua. » Quant au sociologue Pierre Bourdieu, il annonce carrément « une guerre civile de l'an deux mil » en France, ajoutant « la délinquance représente une forme larvée de guerre civile et de lutte sociale » et attribuant la responsabilité de cette situation à l'école « lieu d'effroyables contradictions, générateur de souffrance et de frustrations...lieu d'exclusion ». Les rayons riz, sucre et huiles des supermarchés vont avoir de la visite...

Terrorisme contre les adversaires de l'avortement

Pour soutenir la campagne de Simone Veil qui trouve qu'il n'y a pas assez de bonne volonté en France pour appliquer la législation génocidaire libéralisant l'avortement et qui s'emploie à corriger cela, l'*Express* ouvre une campagne d'une extraordinaire violence contre les adversaires de l'assassinat des bébés... Un article signé Gérard Badou, véritable litanie d'imprécations ordurières, qualifie les militants de « la trêve de Dieu » « d'adeptes d'un ter-



rorisme intellectuel directement inspiré des méthodes de la propagande subversive ». Quant à l'« Association pour l'Objection de Conscience à Toute Participation à l'Avortement », elle est accusée de « faire appel à la sensibilité du protefeuille ». L'article reconnaît toutefois l'efficacité des menaces de boycott contre Roussel Uclaf, distributeurs de la pillule génocidaire RU 486.

Ce numéro de l'*Express*, véritable arme de guerre en faveur de l'assassinat des bébés, a été financé par les annonceurs suivants : Badoit, montres Audemars-Piguet, Siemens, Kodak, Bière de Leff, parfums Guerlain, produits LU. On y apprend que Simone Veil serait surnommée Mamie Gaia du nom de l'archaïque déesse grecque. Vérification faite, Gaia est fille du Chaos, sœur de la nuit et des ténèbres. Accouplée à son propre fils Ouranos, elle engendra les Titans, dont Chronos qui dévorait ses enfants. Evidemment, on comprend dans ces conditions que Mamie Gaia n'ait pas réservé à l'*Express* la primeur de son projet d'un statut visant à contraindre les médecins du secteur public à pratiquer l'avortement. Simone Veil a préféré faire cette confidence funèbre à ... *La Vie*. Le professeur Schwartzenberg, quant à lui, reste imperturbable dans sa logique de mort : après l'avortement et l'euthanasie, il défend la dépénalisation des drogues dites « douces ». Le génocide en différé multimédia, en somme.

Les ennuis de Decourtray

Interrogé sur l'activité qu'il compte déployer à l'Aca-

démie française, Decourtray-Evêque a évidemment répondu « lutter contre l'abomination raciste et antisémite ».

Globe accuse le prélat de n'avoir accepté d'ordonner des prêtres traditionalistes à Lyon qu'en échange du vote des académiciens dont « les opinions religieuses ont un fumet désuet pour ne pas dire rétrograde ».

La vérité est, semble-t-il, différente. Decourtray serait en train de découvrir l'ampleur du mouvement de destruction interne de l'Eglise de France dont il a été le complice (involontaire ?).

Voilà trois ans, rapporte le *bulletin d'André Noël*, le cardinal avait en effet promis, en ouvrant le synode de Lyon, de promulguer comme « loi synodale » les décisions prises à la majorité par cette assemblée de laïques et de clercs entièrement noyautée par les progressistes les plus affolés et dont les traditionalistes ont été absolument exclus.

Résultat : deux tiers des participants ont voté l'ordination des hommes mariés et le diaconat des femmes.

Ce que l'évêque de Lyon ne peut évidemment pas entériner sans rompre avec Rome.

Le prélat a donc été contraint de revenir sur son engagement et se serait trouvé contraint, pour conserver quelques appuis, de se tourner vers les groupes traditionalistes encore très fortement implantés à Lyon.

Ce qui lui vaut une monition des synodaux qui exigent à présent qu'il impose le rite moderne aux prêtres de la Tradition qu'il a lui-même ordonnés...

Quand le préfet provoque Mitterrand

Le préfet de l'Essonne essaie-t-il de faire une sortie honorable ?

C'est l'explication la plus amène que les observateurs donnent à la véritable provocation que ce personnage vient d'organiser contre le chef de l'Etat en personne.

On sait en effet, après les affaires Legay, Papon, Bousquet et Touvier que l'une des préoccupations principales de François Mitterrand est d'éviter que la République française soit tenue pour comptable de droit et de fait des crimes imputés à l'Etat français. En d'autres termes que la France du troisième millénaire ne soit pas substituée à la France de 1942 dans un procès en complicité avec le IIIe Reich qui conduirait inévitablement à imposer à notre pays le paiement de lourdes indemnités à l'Etat israélien.

C'est dans ce contexte diplomatique et juridique extrêmement délicat que Rémy Pautrat, fils de cheminot et ancien inspecteur des impôts passé à la Préfecture par le biais commode du concours interne d'entrée à l'ENA, vient de mettre grossièrement les pieds dans le plat.

Ce pénible gaffeur n'en est d'ailleurs pas à son coup d'essai comme en témoignent ses innombrables pas de clerc en tant que chef de cabinet de Cheysson aux Relations extérieures, puis directeur de la Sécurité du territoire et coordonnateur des


TOUCHE-A-TOUT

 Le Congrès juif européen vient de se réunir à Moscou pour étudier les « résurgences de l'antisémitisme » en Russie. Au nombre des autres préoccupations de cette organisation supranationale dirigée par Jean Kahn : le sort des juifs du Liban, l'intégration des juifs bosniaques en Israël, la réforme du code de la nationalité en France et, bien entendu, la montée des nationalismes.

PAS REPRESENTATIF

 Le dessinateur du Monde Charles Szlakmann condamne vigoureusement la prétention de Jean Kahn, Président du CRIJF, de s'ériger en représentant de la communauté juive de France. Il écrit : « la "rue juive"... n'aspire certainement pas à un interventionnisme constant sur la scène publique et à la médiatisation outrancière qui en découle. » C'est la première fois qu'une personnalité communautaire prend aussi vigoureusement à partie le trop bruyant Jean Kahn.

PROVOCATION

 Plusieurs journalistes de la presse nationaliste ont été appelés au téléphone par un certain Christian Edward qui, se présentant comme mandaté par une feuille américaine exaltant la pureté raciale, défendant le révisionnisme et affichant son antisémitisme, a tenté de faire parler ses interlocuteurs sur ces questions. Il appelait depuis les bureaux d'un hebdomadaire de la communauté israélienne.



Cohenneries

Un honnête homme

Ah, c'est pas joli-joli ces sous-entendus sur Bernard Tapie. On voudrait le salir qu'on ne s'y prendrait pas autrement. Écœurant. Non, mais vous avez vu sa tête à Tapie ? Été comme hiver, le bronzage discret, le brushing impeccable, le regard andalou, le costard sur mesure du bon faiseur, les pompes vernies, la silhouette genre "force tranquille"... Si c'est pas la tête d'un honnête homme ça, alors je veux bien être changé en Stavisky ou en Maxwell. Non mais, qu'on puisse imaginer un instant que ce type peut être capable de la moindre magouille, de la plus petite combine, me révolte. Tenez, il me vendrait son yacht d'occase, je le lui achèterais les yeux fermés. Des preuves de son intégrité ? Mais je vous les donne les preuves. D'abord les socialistes l'ont fait deux fois ministres. Ensuite, il a choisi Marseille pour se faire élire à l'Assemblée. Et Dieu sait que cette ville, qui a gardé des décennies durant Gaston Defferre comme député-maire, est particulièrement regardante sur la moralité de ses élus. Une autre encore : Anne Sinclair, qui ne badine pas avec la déontologie professionnelle, se serait-elle permise d'inviter Tapie six ou sept fois à 7 sur 7 si elle avait douté un instant de sa moralité ? Lui lancerait-elle ses œillades énamourées en se trémoussant comme elle le fait à chaque fois qu'elle l'a en face d'elle (même en été, ce qui prouve bien que ce n'est pas un problème de collants) ? Non bien sûr. Pas plus que Gilberte Beaux, l'oreille de Raymond Barre, eût accepté d'entrer chez Adidas s'en s'assurer de la droiture de son propriétaire. Sans compter que l'homme est bon qui distribue en veux-tu en voilà des places pour les matchs de l'OM aux nécessiteux de sa circonscription. En période électorale ? Coïncidence. D'ailleurs le mauvais procès en corruption des joueurs de Valenciennes qu'on lui fait aujourd'hui, est la conséquence de sa générosité. Leur club n'ayant pas les moyens de leur prêter du fric pour qu'ils puissent se loger convenablement, l'OM de Tapie l'a fait. C'est pas un beau geste ça, de venir en aide à ses adversaires ? Même qu'il leur a conseillé d'enterrer le fric dans leur jardin. Dame, les banques sont si peu sûres de nos jours. A propos de fric, Bernard, je te retourne ton chèque, nous étions convenus que tu m'enverrais du liquide.

J.-P. COHEN

Autres nouvelles

Services de renseignements.

Cette fois pourtant, Pautrat s'est surpassé en organisant très officiellement dans sa préfecture une journée de commémoration des « persécutions racistes et antisémites commises sous l'autorité de fait dite "gouvernement de l'Etat français" » (sic).

C'est en tout cas ce charabia qui invite des centaines de personnalités à se réunir le dimanche 18 juillet à Evry.

Pour la première fois, donc, une autorité officielle de la République française entérine l'argumentation, jusque-là réservée aux tenants de la nouvelle épuration, selon laquelle la politique « raciste et antisémite » de l'Etat français obligerait son successeur dans la détention de « l'autorité de fait » à en supporter

les conséquences morales et financières. Un détail pourrait bien expliquer cette provocation : Rémy Pautrat, dont « l'Encyclopédie politique française » d'Emmanuel Ratier indique qu'il serait franc-maçon, est un homme de Rocard.

Lequel, depuis qu'il a épousé une psychiatre israélienne, est prêt à tout pour faire oublier son baiser à Arafat. Surtout si, en plus, cela permet d'en... quiquiner Mitterrand.

Le silence méprisant de Deroubaix-évêque

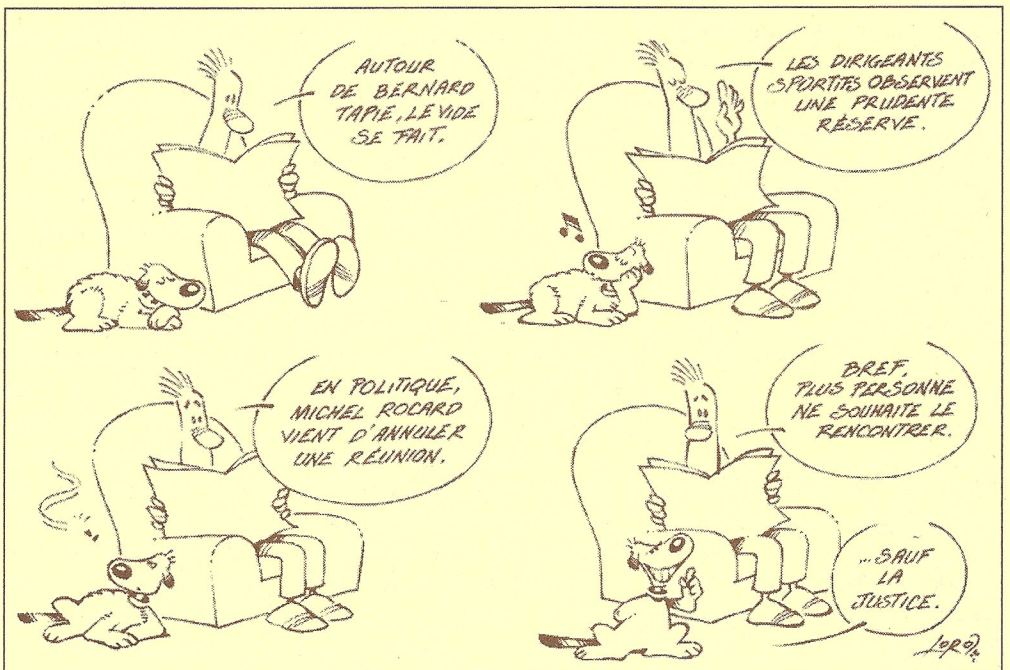
Depuis un an, Pierre Bernard, le très médiatique et fort sympathique maire de Montfermeil, l'un des

rare élus français qui ait eu le courage de s'opposer aux folies de la politique d'immigration, tente d'être reçu par l'évêque de son département Guy Deroubaix, pur produit de la filière marxisante qui infeste l'épiscopat français depuis un quart de siècle.

Deroubaix n'a même pas daigné répondre à la demande d'audience présentée par cet édile qui, il est vrai, ne représente jamais qu'une trentaine de milliers d'habitants.

Motif : Pierre Bernard a résolu de consacrer sa ville au Sacré Cœur et il veut expliquer les motifs de cette décision à son évêque.

Sans même entendre le maire, l'évêque a opposé à deux reprises un veto formel au déroulement de la cérémonie dans une église placée sous son autorité.



Et c'est ainsi...

par ADG

Les dinosaures ayant disparu, sauf dans les superproductions américaines, les socialisses aussi se prirent de peur à l'idée que leur merveilleuse civilisation puisse sombrer, même si entre les courants, la guerre de sécession a cessé, c'est sûr.

Peut-être avaient-ils été alarmés par cette information scientifique que je vous livre toute crue, friands que je vous sais des dandinements de l'Everest, des mœurs extravagantes des tuyaux et des nouvelles de l'homme. Or celui-ci, d'après le savant journal "Science et Vie" est en train de perdre ses troisièmes molaires ! Voilà qui donne à réfléchir, pour peu de temps encore, puisque ces dents sont dites "de sagesse" et il n'est pas interdit de penser qu'elles sont pour quelque chose dans notre intelligence. Mais quoi qu'il en soit, on se demande bien ce que fait le gouvernement à ce sujet. Pendant que M. Balladur veut nous emprunter nos sous, on nous arrache nos dents -spécialité de menteur-. M. Pasqua lui-même, ce sergent Garcia de l'immigration-Zorro, tout ministre de l'Intérieur qu'il soit, n'a pas l'air préoccupé par ce chouravage de ratiches, opéré semble-t-il au vu et au su de tout le monde.

Froidement, comme si c'était d'une inéluctable fatalité, "Science et Vie" crache le morceau: sous peu et même avant, l'homme n'aura plus que 28 dents, à peine de quoi croquer le marmot ou d'évoquer la meilleure façon de mâcher. Or, personnellement, je suis attaché à mes 32 dents et je n'entends pas qu'on m'en carotte quatre, sous prétexte d'évolutionnisme.

Les socialisses ont sans doute leur part de responsabilité dans ce scandale. Ils ont tant volé et ramené leurs fraises qu'on peut, sans vergogne, leur attribuer aussi ce

HO-HISSE, SOCIALISSES !



— *Voleurs
de dents*
— *Peinture
aborigène*
— *Rêve de la
carotte sauvage*
— *Grandeur
consécutive des
Socialisses.*



coup-là. Leur patron se les était bien fait limer, les dents, qu'on peut les soupçonner de bouffer à ces rateliers et d'avoir participé à ce casse du siècle que n'aurait pas renié l'habile Fantômas chanté par Raymond Quenotte. C'est sans doute pourquoi ils se sont réunis à Lyon, pour partager leur butin de troisièmes molaires. Leurs éléphants n'ont plus de défenses, voilà qu'ils s'attaquent à l'ivoire de nos dents...

S'ils étaient plus raisonnables, ils iraient voir l'exposition sur les peintres aborigènes qui se tient actuellement au Musée des Arts d'Afrique et d'Océanie, à la porte Dorée. Ils verraient que chez les aborigènes aussi, la vie se partage entre

courants. Il y a les "mimis" qui sont des génies de roches tout ce qu'il y a de gentils, qui n'apparaissent qu'aux enfants, mais qui sont si maigres qu'ils craignent toujours que le vent du bush brise leurs os. Puis il y a les "maams", extrêmement maléfiques ainsi qu'en atteste leur prolifération de membres. Tout cela est très joli, d'autant que les aborigènes du désert central, en gens sensés, pensent que la terre est plate comme un disque de serpentine et que ce sont les peuples d'esprits qui la sculptent pour lui donner des reliefs. Leurs peintures pariétales sont pleines d'ingéniosité: ils représentent ainsi les animaux ou les humains par leurs empreintes, pensant avec justesse qu'on ne peut exprimer une réalité exacte de ce que l'on voit et qu'il vaut mieux en restituer le fugitif passage, ce qui est un réflexe de pisteur et donc d'artiste vrai.

Ils utilisent aussi les rêves, ce qui devrait plaire à M. Rocard et à son "utopie concrète". Il y a ainsi le rêve du dingo, celui du python sacré, du crocodile, de l'émeu, de l'eucalyptus, du wallaby, de la larve des racines d'acacia ou de l'opposum. Mais celui que je préfère est "le rêve de la carotte sauvage" superbement rendu dans le tableau de Paddy Jupurruria Nelson. On ne rêve pas assez de carotte sauvage et je suis certain que M. Mauroy ou M. Fabius par exemple, ne sont pas des fans de l'ombellifère non encore domestiquée. Pourtant un rêve de carotte sauvage leur ferait le plus grand bien, avec ses envolées de cuisses roses, de regards aiguisés et d'heureux caractères. Car, rêvant de carottes sauvages, ils n'auront en effet pour les croquer, pas trop de nos troisièmes molaires.

*Et c'est ainsi que, râpant, ils
seront grands.*



Anastrophes, Billevesées & Coquecigrues

par Ximenez de Cisneros

Les aventuriers de la gauche perdue

AVATARS DU COMLOT NATIONAL-COMMUNISTE

L'épisode précédent de notre feuilleton était consacré à un itinéraire intellectuel peu commun : celui de Jean-Paul Cruse, journaliste-au-placard à Libé. Ancien maoïste passé successivement au mitterrandisme, puis au communisme, ce vétéran de mai 68 a choisi mai 93 pour faire le grand saut : « La gauche est morte, vive la France ! », écrivait-il en substance dans un article décoiffant de L'Idiot international. Et de réclamer, contre la dictature de « Wall Street et du sionisme international », un « violent sursaut de nationalisme », seul capable de promouvoir « une politique autoritaire de redressement du pays » ! Ses ex-petits camarades ne pouvaient évidemment pas laisser passer ça...

De drôles de Cocos



Le 23 juin dernier, sous le titre aguicheur « les fachos draguent au PC », *Le Canard* déballe les pièces d'un invraisemblable puzzle :

1) Un certain « Cruse, proche du PC » appelle de ses vœux une nouvelle « révolution nationale ». 2) Le patron de la feuille qui publie ce factum antidémocratique, le fou Hallier, proclame sa « sympathie pour Le Pen », tout en faisant éditer ses livres chez Messidor, « maison liée au PC ». 3) Un « bolchevik » nommé Limonov, collaborateur de « l'hebdo du PC *Révolution* », donne des articles au *Choc du mois*, « magazine situé à la droite de l'extrême droite ». 4) Alain de Benoist, « idéologue intransigeant de la Nouvelle droite », a été invité en 92 à un débat de l'Institut de recherches marxistes par Francette Lazard, membre du bureau politique du PC.

Rassemblez tous ces faits, qu'est-ce que ça donne ? Exactement l'inverse du titre de l'article : des cocos qui

draguent à l'extrême droite...



Alerte aux "nazis de gauche"



Deux jours plus tard, *Le Monde* apporte la caution de son sérieux (légitime) à ces révélations, complète le puzzle et donne un nom au complot : le « national-communisme », c'est-à-dire « une troisième voie rouge et brune » esquissée de conserve par d'anciens staliniens et des néo-fascistes ! Ses informations exclusives confirment la gravité de l'affaire. 1) Le communiste Limonov a bel et bien été interviewé dans *Le Choc*... par un autre communiste nommé Gofman. 2) Alain de Benoist ne s'est pas seulement fait applaudir à la Mutu par des communistes français, mais aussi à Moscou par des communistes russes, dont « le très conservateur Ligatchev ». 3) L'article « nationaliste, maurassien et antisémite » du cégétiste Cruse a été publié sous la responsabilité du rédacteur en chef de *L'Idiot*, Marc Cohen, « membre de longue date du PCF ». 4) Enfin et surtout, ce « dossier

accablant » a été patiemment établi » par le « romancier » (sic) Didier Daeninckx, lui-même ex-communiste, qui affirme : « Certains intellectuels proches de l'appareil éditorial du PCF, contrôlé par M. Roland Leroy, tentent de « refaire le coup des nazis de gauche » » !

Bref, une fois encore, le « complot » ne vient pas de l'extrême droite, mais du cœur même du PC.



Le complot Brun-brun



Mais pour prendre toute sa dimension diabolique, il faut évidemment que la conspiration soit menée par les « bruns », et non les « rouges ». La presse rectifie donc le tir, quitte à larguer Daeninckx et ses fantasmes politiquement contre-productifs... « Marchais s'indigne », titre *Libé* du 30 juin, qui annonce « un ménage du sol au plafond de l'appareil communiste ». « Le PCF condamne toute complaisance à l'égard de l'extrême droite », renchérit *Le Monde* — qui recentre aussitôt le débat en consacrant une pleine page aux « rituels nazis de la Nouvelle

droite ». Et *Globe* emboîte le pas cadencé en illustrant son dossier sur « l'affaire » de photos de Cruse, Limonov, Benoist et Hallier sous le titre générique : « Des apprentis Hitler ? ».

Ainsi, une semaine après le début du scandale « national-communiste », plus question, nulle part, du PCF, ni même de « certaines de ses franges ». Oubliée l'alliance rouges-bruns, sus au complot brun-brun ! C'est tellement plus simple !

Et puis, comme explique dans *L'Obs* ce grand historien qu'est Jacques Julliard, « le nazisme de gauche fut toujours un leurre... Ses tenants ont fini broyés par l'Histoire ». Tandis qu'Hitler, lui, est bien vivant, et plus menaçant que jamais : « L'exemple le plus éclatant en est le tyran serbe Milosevic... ». Et Julliard de conclure sa démonstration par ce cri : « Le nationalisme, voilà l'ennemi ! »

La boucle est bouclée : quand la gauche a tout perdu, ses idéaux, ses perspectives et jusqu'à son honneur, il lui reste toujours la possibilité de se définir négativement : « Tout ce qui est antinational est nôtre ! »

(à suivre)

L'Histoire à l'endroit

par Bernard Lugan

C'est un anniversaire de guerre civile que les Français célèbrent le 14 juillet dans l'écœurante odeur des merguez et la fumée des pétards. Ce n'est ni la victoire de Tolbiac ni celle de Bouvines que nous aurons l'obligation de fêter mais le souvenir de la sinistre mascarade qui se déroula de la Bastille à l'Hôtel de Ville.

L'hiver 1788-1789 avait été difficile. L'été s'annonce chaud car Paris a faim et peur, mélange explosif. A Versailles, les Etats Généraux viennent d'accomplir un véritable coup de force en se transformant en Assemblée constituante et, encore tout étonnés de leur audace, les délégués se demandent ce que sera la réaction royale. Si même il y en aura une...

Le 12 juillet, Louis XVI sort de sa léthargie et il renvoie Necker. Le même jour, le baron de Bésenval, commandant militaire de Paris, fait converger sept régiments vers la ville où le climat est quasi insurrectionnel.

M. de Bésenval a installé son quartier général à l'Ecole militaire ; il décide de faire renforcer les Suisses qui ont pris position dans le bas des Champs-Élysées où ils sont menacés par une foule de plus en plus hostile. Sept mille fantassins et mille cinq cents cavaliers font mouvement. La troupe est composée de certains des plus prestigieux régiments de la Monarchie : Bercheny, Diesbach, Esterhazy, Lullin de Chateaufieux, Reinach, Royal-Allemand et Salis-Samadé.

Ils installent leur cantonnement depuis le Champ de Mars jusqu'à la place Louis XV où Royal-Allemand a pris position et où ses hommes sont injuriés et assaillis à coups de pierre. Mais les ordres de M. de Bésenval sont clairs : ne pas

ENCORE ET TOUJOURS LE 14 JUILLET

répondre à la provocation et les cavaliers subissent sans broncher.

Les émeutiers prennent ce calme pour de la faiblesse et ils s'enhardissent. A leur tête, des déserteurs des gardes françaises et des hommes arborant le ruban vert, couleur de la livrée des Orléans, se font de plus en plus menaçants. L'on est au bord de l'explosion quand un garde française, baïonnette à la main, se précipite sur un cavalier de Royal-Allemand qui l'abat d'un coup de pistolet.

Pour dégager ses hommes, le prince de Lambesc, colonel du régiment, donne l'ordre de la charge. L'affaire est vite réglée et la canaille promptement dispersée, preuve qu'il était à ce moment-là possible de mettre un terme au processus révolutionnaire. Mais il eût fallu un peu de volonté et d'esprit de décision, ce qui manquait tant à la Cour, gangrenée par tous ces beaux messieurs qui avaient fait la Guerre d'Indépendance américaine et qui en étaient revenus pleins d'admiration pour ces principes démocratiques sur lesquels les Loges dissertaient à perdre souffle.

Au lieu de donner l'ordre d'entrer dans Paris et d'y rosser le coquin, Versailles hésite et fait replier la troupe. Une succession de mauvais choix car les émeutiers sont

à la recherche d'armes et ils pensent qu'ils vont en trouver à la Bastille, cette vieille forteresse datant du XIV^e siècle, devenue prison d'Etat et vouée à une démolition prochaine. Le 14 juillet, seuls sept prisonniers y sont incarcérés dont deux fous et quatre criminels de droit commun. Ils sont gardés par quatre-vingt-deux invalides renforcés par trente-deux Suisses depuis le début du mois de juillet.

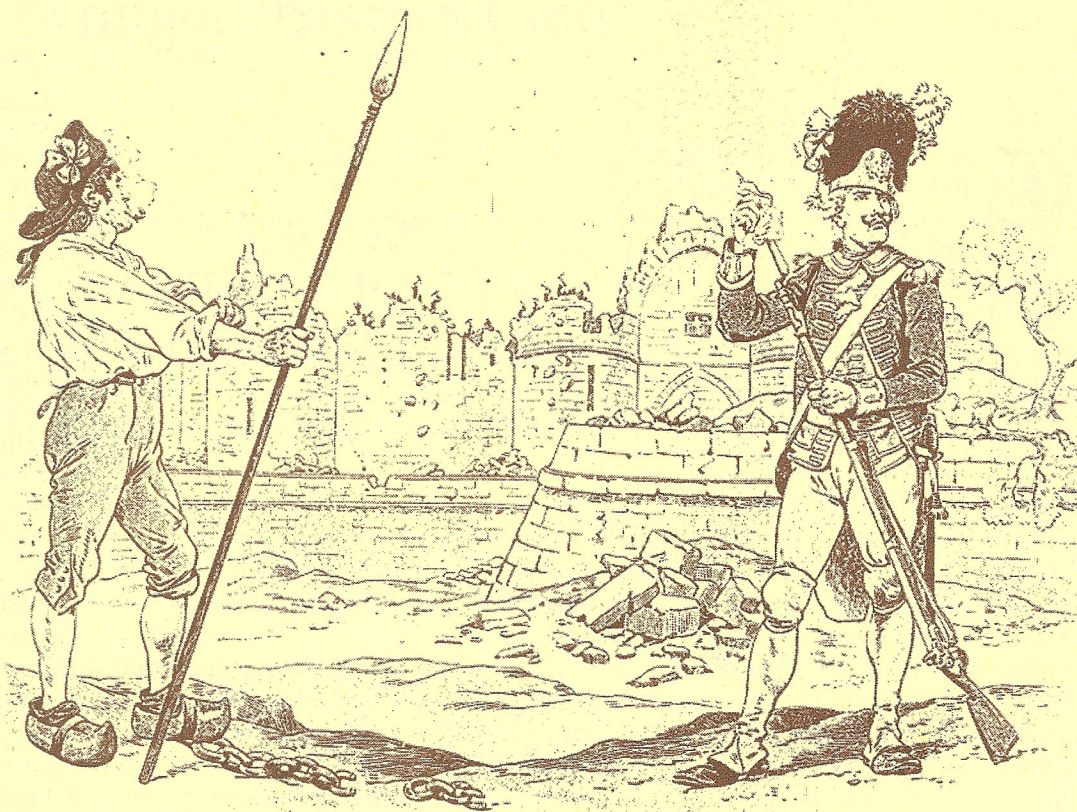
La foule se rassemble et l'assaut est donné aux vieilles murailles. Le gouverneur Launay défend le bâtiment et plusieurs dizaines d'assaillants restent sur le pavé. Vers la fin de l'après-midi, le gouverneur fait ouvrir les portes ; les assiégeants s'engouffrent immédiatement dans la citadelle où ils ne trouvent pas d'armes mais d'où ils délivrent les sept prisonniers qui sont portés en triomphe car il s'agissait de « victimes de l'arbitraire royal ».

La garnison de la Bastille est lynchée durant son transfert à l'Hôtel de Ville. Un boucher décapite le cadavre de M. de Launay avec un couteau puis la tête est fichée sur une pique et montrée aux Parisiens durant deux jours. Plusieurs officiers et Suisses sont massacrés ou pendus à des réverbères, d'où l'expression « à la lanterne ». Ivre de sang, la populace brandit de bras en bras les entrailles et les membres de ceux qui ont été dépecés... Une belle journée en somme !

Les « vainqueurs » de la Bastille se constituèrent ensuite en association et ils furent décorés. Ils reçurent un uniforme et durant toute la période révolutionnaire ils eurent le privilège de défilier en tête des cortèges « patriotiques ». Quelques-unes parmi les heures les plus sombres de notre histoire venaient de commencer.

Entretien courtois avec

Né en 1831, mort en 1908, Victorien Sardou fut l'un des auteurs dramatiques les plus follement adulés du 19^e siècle. Son œuvre connut des succès immenses et suscita des scandales énormes. Le plus retentissant fut provoqué par « Thermidor », drame historique qui, en pleine célébration du Centenaire, osait dénoncer la sanglante folie de la canaille révolutionnaire et qui, pour cela, fut interdit à Paris, les comédiens se voyant contraints à l'exil à Bruxelles. Académicien français, Victorien Sardou est, par conséquent, immortel. Cela explique qu'il a pu nous accorder cet « entretien courtois » consacré à l'un de ses sujets favoris : la Révolution et les mensonges de la propagande révolutionnaire. En particulier, ce qui regarde ce terrible symbole de la tyrannie : la Bastille « libérée » un certain 14 juillet...



LIBRE JOURNAL
Maître, vous paraissez assez remonté ?

VICTORIEN SARDOU

Je visitais, avec quelques amis, à la grande exposition de 1889, cette réduction de la Bastille, que tout le monde a pu voir, et qui d'ailleurs était bien faite pour en donner l'idée la plus fausse.

A peine avait-on franchi la porte d'entrée, que l'on voyait, dans l'obscurité, un vieillard, affublé d'une longue barbe blanche, couché sur « la paille humide » traditionnelle, agitant ses chaînes, et poussant des hou ! hou ! lamentables (...)

Si cette Bastille de mélodrame a jamais existé, celle du XVIII^e siècle n'y ressemble guère ! En 1789, ces cachots, situés au rez-de-chaussée de la forteresse,

avec fenêtres sur les fossés, ne sont même plus, comme sous Louis XV, réservés aux condamnés à mort, aux fous dangereux, aux détenus, pour injures, vacarme, voies de fait ; ni aux gardiens, pour infractions à la discipline ! — Lors du premier ministère de Necker, l'usage en a été « aboli » pour tous les cas.

(...) depuis un siècle, il n'y a ni torture ni supplice d'aucune sorte à la Bastille.

Tout de même, l'embastillé était un mort vivant comparé aux détenus d'aujourd'hui ?

Tout prisonnier, au lieu d'une oubliette ou d'une cage de fer, occupe une chambre assez vaste, dont le plus grand défaut est d'être fort mal éclairée par une étroite fenêtre, munie

de barreaux, dont quelques-uns font saillie à l'intérieur. — Elle est suffisamment meublée ; mais il ne tient qu'à lui de faire venir des meubles du dehors. Il peut se procurer, de même, les vêtements et le linge qu'il désire, et, s'il n'en a pas les moyens, on les lui fournit.(...)

Toute chambre est munie d'une cheminée ou d'un poêle. — On fournit le bois de chauffage et le luminaire ; le détenu peut se procurer des bougies à son gré. Il a papier, plumes, encore à sa disposition. (...) Il peut emprunter les livres de la bibliothèque ; libre à lui d'en faire venir du dehors. La Beaumelle avait six cents volumes dans sa chambre.

Bien, mais la solitude terrible du détenu.



Victorien Sardou

Pellisson raconte qu'il en était réduit à apprivoiser une araignée.

A la Bastille, le détenu peut élever des oiseaux, des chats, des chiens, sans en être réduit à apprivoiser l'araignée légendaire de Pellisson, qui fut aussi celle de Lauzun et de tous les prisonniers de tous les temps ! Les instruments de musique sont autorisés. (...)

Tout détenu peut broder, tourner, menuiser à l'aise...aller, venir, rendre visite, jouer au tric-trac, aux cartes, aux échecs dans les chambres, aux quilles, aux boules, au tonneau, dans la cour. La Rouerie réclame, un billard pour ses amis. On le lui donne !

Il n'en reste pas moins que ce confinement est bien pénible ; pas de permission, pas de sport.

Les prisonniers sont autorisés à se promener sur la plate-forme du château, d'où ils voient les passants circuler dans la rue Saint-Antoine, le faubourg et affluer sur le boulevard, aux heures où il est de mode pour le beau monde de s'y promener en carrosse. — A l'aide de longues-vues et de grosses lettres écrites sur des pancartes, ils peuvent correspondre avec les gens du voisinage, et, comme Latude, entretenir des intelligences avec les grisettes du quartier ! (...)

Certains prisonniers sont invités à dîner chez le gouverneur, à se promener dans ses jardins, en bonne compagnie. Il en est qui sont autorisés à sortir, sauf à rentrer le soir, d'autres ont même la permission de

nuit. Ceux qui ont des domestiques peuvent se faire servir par eux, si ces domestiques consentent à partager leur captivité. — Ou bien, ils ont des compagnons de chambre (...)

De nos jours, les prisonniers de la République peuvent cantiner. A la Bastille, c'était le brouet quotidien.

Sur la nourriture, les détenus sont d'accord. Elle était abondante et bonne.

« J'avais, dit Dumouriez, cinq plats à dîner, cinq à souper ! sans compter le dessert ».

Le Prévôt de Beaumont avoue qu'il a quitté à regret la Bastille, où il pouvait boire et manger tout son saoul. Poulitier d'Elmotte dit : « M. de Launay venait causer amicalement avec moi, et me faisait servir les plats que je désirais. »

Le baron Hennequin, qui est hypocondriaque et se plaint de tout, confesse néanmoins qu'on lui donnait plus de viande qu'il n'en pouvait manger.

L'abbé de Buquoy déclare qu'il faisait fort bonne chère, et que l'intention du roi était que les prisonniers fussent bien nourris.

(...) Sous Louis XIV, Renneville fait l'énumération suivante des plats qu'on lui sert :

« Huitres, écrevisses, poulets, chapons, mouton, veau, pigeonneau, godiveaux, petits pâtés, asperges, choux-fleurs, petits pois, artichauts, saumon, soles, brochets, truites, tout poisson de mer ou d'eau douce, et pâtisseries, fruits de saison. » (...)

Melle de Launay, plus tard Mme de Staël, enfer-

mée pour complicité dans la conspiration de Cellamare, raconte que le soir de son installation à la Bastille, avec sa femme de chambre, elles furent toutes deux effrayées par le bruit singulier, continu, sous leurs pieds, d'une machine mystérieuse qui les fit rêver à quelque instrument de torture. Vérification faite, elles étaient logées au-dessus de la cuisine et c'était le tourne-broche !

Mais enfin, le masque de fer, l'isolement...

Non seulement les prisonniers sont autorisés à recevoir les visites de leurs parents de leurs amis, mais ils peuvent les retenir à dîner, à jouer. C'est ainsi que chez cette même Mme de Staël, il y a cercle l'après-midi et le soir, grand jeu. — Et ce temps, dit-elle, fut le plus heureux de ma vie (...) M. de Bonrepos — nom de circonstance — se trouve si bien à la Bastille, qu'autorisé à prendre sa retraite aux Invalides, il ne quitta la Bastille que par force.

« J'y passai, dit Morellet, six semaines si agréablement, qu'à présent j'en ris encore ! » Et en sortant, il s'écriait : « Dieu fasse paix à ces bons tyrans-là ! »

Voltaire y reste douze jours — avec recommandation du lieutenant de police d'avoir pour lui tous les ménagements « dus à son génie » ! Et qu'on n'objecte pas qu'il s'agit ici de grands seigneurs et de gens de lettres pour qui l'ancien régime a des douceurs exceptionnelles.

Au moins consentirez-vous que la démocratie a

fait le pas énorme de dédommager les innocents qu'une erreur judiciaire a injustement emprisonnés ?

C'est encore une des rigueurs de cette affreuse Bastille que de renvoyer les pauvres diables qui ont fait leur temps avec quelques centaines de livres dans leurs poches, et de payer une indemnité aux détenus reconnus innocents.

Subé, pour dix-huit jours de détention, reçoit trois mille livres (...) Voltaire passe douze jours à la Bastille. On lui assure douze cents livres de pension viagère !

A vous entendre, Maître, la condition carcérale n'aurait guère progressé depuis l'avènement de la République ?

Quelque loustic ne manquera pas de dire que je fais de la Bastille un séjour de délices. Epargnons-lui cette plaisanterie trop facile. Une prison est toujours une prison, si douce qu'elle soit ; et la meilleure chère ne compense pas la perte de liberté, mais il y a loin, on en conviendra, de la réalité à l'idée que l'on se fait de celle-là, et de cet « hôtel des gens » de lettres, comme on l'appelait, aux affreux cabanons de notre système cellulaire.

N.B. : Les réponses de Victorien Sardou sont tirées de sa préface à « Légendes et archives de la Bastille » de Frantz Funck-Brentano, ouvrage couronné par l'Académie Française et l'Académie des Sciences morales et politiques. (Hachette).

Les Provinciales

par Anne Bernet



Corneille, un romain en Normandie

Lécrasé sous sa gloire, Pierre Corneille est un mal-aimé des lettres françaises.

Pour beaucoup qui ont laborieusement annoncé « Rodrigue, as-tu du cœur ? » ou « Prends un siège, Cinna... » il reste un auteur scolaire, ce qui est rarement un bon moyen d'être apprécié. Pour ceux qui ont tenté d'approcher l'homme derrière l'auteur s'impose trop souvent sa

caricature, son personnage de « gros villageois du Pays de Caux ».

On l'imagine ressemblant à l'oiseau de son patronyme, bourgeois noir et solennel, coïncé et vaniteux.

Fat, Pierre Corneille le fut et assez tôt. Quand on a écrit *Le Cid* à trente ans, l'orgueil est peut-être simplement la certitude de son propre génie.

Digne héritier d'une

famille de bourgeois rouennais jusqu'au bout des ongles, c'est indéniable. Mais, si l'on veut bien s'intéresser à la vie et à l'œuvre, le lecteur s'aperçoit, non sans émotion, que Corneille fut un homme jeune, qu'il fut drôle, qu'il fut léger, qu'il fut amoureux, qu'enfermé dans son bureau il s'identifia à Rodrigue de Bivar, à Curiace, à Sévère, à Polyeucte. Sa grande souffrance fut précisément qu'autrui ne soupçonna jamais, sous les oripeaux du bourgeois cauchois, l'âme des héros de son théâtre...

Les premières années du jeune Corneille sont

sans éclat particulier. Certes, au collège des jésuites, il a été un élève hors pair, premier prix de grec et de latin. Y avait-il même quelque mérite ? L'Antiquité le passionnait, et ces adaptations théâtrales du répertoire classique, à buts édifiants, que les bons pères avaient mis à la mode, en faisant l'une des bases de l'éducation dispensée dans leurs maisons.

Sortant
du collège,
rien ne lui réussit

Mais, lorsque Pierre quitte le collège, c'en est bien fini du succès... Il peut se divertir avec d'autres étudiants, courir les filles comme il le confiera en badinant :

« Et mes vœux et mes promesses / Ne durent jamais qu'un moment / Et mes vœux et mes promesses / Ne sont jamais que du vent / La blonde comme la brune / En moins de rien m'importune » Il peut décrocher ses diplômes de Droit. Rien, pourtant, ne lui réussit.

« Pour le bon renom
de la famille
renonce au barreau »

Sa première plaidoirie est un tel désastre que ses parents lui conseillent, pour le bon renom de la famille, de renoncer au Barreau. Son père et son oncle lui achètent une charge de magistrat : avec



un peu de chance, personne ne se rendra compte qu'il bafouille lamentablement chaque fois qu'il doit parler en public...

En société, conscient de son manque d'aisance, il se tait et lorsque, pressé dans ses retranchements, il est contraint d'ouvrir la bouche, ses propos sont ennuyeux comme la pluie. Comment plairait-il aux jeunes filles ? Il en aime une, Catherine Hue, à la folie ; elle en épouse un autre.


**Le résultat
est fin, spirituel,
amoureux, spontané**


De ratage en ratage, la vie de Pierre serait lamentable s'il ne se consolait de ses désillusions en écrivant. Les fils de saint Ignace lui ont communiqué leur amour du théâtre et c'est tout naturellement qu'en 1629 le jeune Corneille, à vingt-six ans, achève une comédie intitulée *Mélite ou les fausses lettres*. Il a jeté là toutes ses passions, ses amours contrariées. Le résultat est fin, spirituel, amoureux, spontané : tout ce que Corneille n'arrive pas à être en public.


**Devant le succès,
Corneille gagne Paris
pour cueillir sa gloire**


Justement, à Rouen, se produit cet été 1629 la troupe du fameux comédien Montdory. Intimidé, le jeune magistrat de la rue de La Pie, son manuscrit sous le bras, vient soumettre son travail à cette célébrité de la scène parisienne.

Montdory lit, s'esclaffe : il accepte de monter la

pièce à Paris ! Quelques mois plus tard, *Mélite* reçoit un tel accueil, le triomphe est si grand que Corneille n'a plus qu'à gagner la capitale pour cueillir sa gloire toute neuve. Plus personne ne lit aujourd'hui le théâtre comique de Corneille. C'est qu'en 1637, avec *Le Cid*, tragi-comédie puisque son dénouement est heureux, Corneille a offert au public le plus éblouissant présent qu'un auteur puisse lui faire : une œuvre qui incarne les aspirations de toute une génération, qui est à la fois le témoignage d'un moment particulier, d'une époque, et l'expression du génie éternel et particulier d'un peuple. Pour ce faire, notre bourgeois aura d'ailleurs pris des risques insensés.


**Au risque de sacrifier
sa carrière, il propose
un héros espagnol**


Nous sommes en guerre avec l'Espagne. Stérile, méprisée par le Roi, surveillée impitoyablement par le cardinal, la reine Anne n'arrive pas à se sentir française. Malheureuse, elle se sent exilée. Tout ce qui vient d'outre-Pyrénées est mal en cour ; toute sympathie hispanisante frise la trahison. Et voilà que l'auteur comique à la mode, au risque de sacrifier sa carrière, propose à la France un héros espagnol... La reine en pleurera de joie ; ses ennemis en grinceront des dents. On cherchera une mauvaise querelle à ce provincial butor qui ignorait la sacrosainte règle des trois unités. Derrière cette cabale, Richelieu. Et pourtant, Boileau peut s'écrier : « En vain, contre le Cid, un ministre se ligue. / Tout

Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue »

Pourquoi ? C'est que Rodrigue est français. En lui se reconnaissent tous les jeunes gens de la Cour. Sa bravoure, son panache, ses dialogues amoureux, sa courtoisie, sa galanterie sont l'apanage de cette noblesse française guerrière qui se reconnaît, et qui ovationne Corneille.


**« Un homme ne
refuse pas de mourir
pour sa Nation »**


Que Corneille ait été porté à l'indulgence envers l'Espagne à cause de la colonie espagnole de Rouen, c'est possible, mais le Cid est bien peu espagnol !

En 1640, c'est Horace, la tragédie de la patrie menacée où, derrière des rodomontades du Romain, Corneille dissimule à peine sa compassion pour Camille et Sabine, et peint, avec Curiace, le véritable héros de la pièce, le véritable défenseur de la terre ancestrale, celui qui, comme le dira un jour Brasilach : « Mourra parce qu'un homme ne refuse pas de mourir et ne se désolidarise pas d'avec sa nation », mais qui refusera de haïr au nom d'une idéologie.


**Auguste criait
grâce pour la
Normandie ravagée**


1641 est l'année de Cinna. C'est surtout, pour Corneille, demeuré si normand malgré son établissement à Paris, l'année sanglante de la révolte des Nus-pieds. Richelieu écrase impitoyablement l'insurrection de la province ; Rouen est occupée militairement,

sa population soumise aux violences et aux brimades de la soldatesque. On a beaucoup glosé sur les implications politiques de la pièce, sans comprendre que l'appel à la clémence d'Auguste criait grâce pour la Normandie ravagée.

Car ils se trompent, ceux qui ne veulent voir en Corneille que le chantre de la volonté dominatrice victorieuse des passions, une volonté qui bronzerait les âmes et les cœurs jusqu'à l'inhumanité. Corneille fut l'apologiste de la vertu, au sens latin du terme, du courage, de l'honneur. Il le fut aussi de la tendresse, de la pitié et de l'amour.


**« Va,
je ne te
hais point »**


Comme son héroïne Pauline, qui a commencé par repousser Sévère en des termes sans appel : « Et sur mes passions, ma raison souveraine / Eût blâmé mes soupirs et dissipé ma haine » ; et qui, soudain, révèle ses véritables sentiments : « Un je ne sais quel charme encore vers vous m'emporte... », Corneille aligne ses superbes et cinglants alexandrins pour en dissimuler un seul, tout de sensibilité et de douceur.

Qu'il soit permis de préférer ce Corneille-là, le pudique aux litotes éloquentes : « Va, je ne te hais point » ; le tendre qui rétorque à Horace affirmant : « Albe vous a nommé ; je ne vous connais plus ! », « Je vous connais encore et c'est ce qui me tue... » Notre Corneille national, c'est celui-là ; et il faudrait ne rien comprendre à l'âme de la France éternelle pour en douter.



En poche

Au secours le goût

S'il y a un livre à dévorer cet été, c'est celui de Jean-Pierre Coffe sur le goût. Il n'est plus, hélas, ce qu'il était. Rien ne va plus en effet, le cochon est mal élevé, on mange de la ratatouille toute l'année, les abricots et les fraises ont oublié d'être sucrés. Le réquisitoire de ce journaliste plein d'attention pour nos papilles et les siennes est terrible. Nous avons perdu le goût des nourritures anciennes. Le poisson pané, le jambon allégé, les pommes mûries à la cave, le pain à la curieuse farine et une kyrielle d'autres produits nouveaux ont gâté le plaisir des dieux. « Rééduquer nos sens, c'est le bon sens », nous conseille l'auteur. Sur 45 charcutiers qui vendent sous les marchés couverts à Paris, cinq seulement ont des laboratoires pour fabriquer leurs produits. Ce livre est aussi un essai sur la distribution, les grossistes, les supermarchés et les épiceries arabes. C'est un livre d'histoire. J'y ai appris la naissance des pâtisseries en 1440 et leurs premières œuvres, pâtés de poissons, pâtés de Périgueux, de Toulouse ou de Rouen. J'ai découvert l'activité du melonnier, des recettes à vous précipiter devant vos fourneaux, notamment une soupe de potiron. Enfin, ce désastre quotidien est relevé avec humour. « Sans vouloir jouer les oiseaux de mauvaise augure, on peut prédire sans risque d'erreur des grèves, des défilés, des mouvements sociaux dans le monde porcin. » Pourquoi ? Parce que le porc en a marre d'être traité comme un "cochon" par les éleveurs et nourri d'antibiotiques, d'antioxydants, d'émulsifiants, de stabilisants, d'épaississants, de gélifiants et autres facteurs de croissance qui lui donnent des hauts-le-cœur. Et on le comprend. Le problème, c'est que nous serons bientôt nourri comme lui !!

ANNE BRASSIÉ

Au secours le goût. Jean-Pierre Coffe (Presses Pocket)

C'est à lire

par Philippe Valdène

Il existait autrefois de véritables revues littéraires. Elles étaient des lieux du talent et non le cadre d'un raffinement pédant et obscur pour parvenus de la littérature. *La Revue des voyages* était de celles-là. Dirigée par J.-P. Caracalla, elle publiait dans les années 50 des textes sur le voyage.

L'art du voyage est décliné par Mac Orlan, Siegfried et l'étonnante genèse de la Compagnie Internationale des Wagons-Lits, le Charentais Jacques Chardonne, amoureux de la ville de Royan, André Fraigneau et ses nostalgies allemandes, Blaise Cendrars et les Noël aux quatre coins du monde, Ella Maillart en Inde ou Odette du Pui-gaudeau (1) au Sahara... Les écrivains français ont des préférences.

« Cette île
où l'été
vient passer l'hiver »

C'est l'Italie où plane définitivement pour eux l'ombre de Stendhal, à Rome ou à Milan, une Espagne fière et altière que rencontre Paul Morand où les mendiants quêtent afin de s'acheter un chapeau pour pouvoir saluer, ou Madère, « cette île où l'été vient passer l'hiver », naguère destination de vieux Anglais et qui s'ouvre alors au tou-



risme : la construction d'une piste d'atterrissage met l'île à une heure de Paris.

*Délaisant le bleu
de la mer Egée pour
le vert britannique*

Les plus beaux textes sont certainement ceux sur l'Angleterre rurale que Morand (dans un livre sur

le voyage, il faut s'attendre à le croiser...) aborde par la vénerie du renard, fox-hunting. La chasse au renard en France, c'est « le terrier enfumé, les bassets, la gibecière, les poules vengées, le garde-chasse en velours bouteille ; "fox hunting", c'est un escadron d'habits rouges (...) lancé sur haies et fossés ». Les chiens courants, le maître d'équipage dont l'autorité est « considé-



nable : elle équivaut à celle d'un maréchal de la noblesse dans les romans de Tolstoï ». La vénerie du renard, qui n'apparaît vraiment qu'au XVIII^e siècle (on cesse alors de chasser "à la française") est certainement ce qu'il y a de plus anglais ; elle est comme le pouls du pays : « une nation qui possède encore de pareils équipages n'est pas au bout de son rouleau » écrivait Morand. Délaissant le bleu de la mer Egée pour la gamme des verts des îles britanniques, Michel Déon souligne l'apparent génie du cadre de ces chasses, popularisé par les fameuses gravures

colorées : la campagne anglaise. « Par quel mystère expliquer que ce peuple qui a si facilement mauvais goût en ville (...) ait presque du génie quand il construit ces chaumières crêtées de fleurs qui sont les bijoux du Kent (...) ».



Ces textes invitent au voyage et à la découverte



Oui les Anglais ont su rendre leur campagne merveilleusement habitable ». La Grande-Bretagne, pourtant une nation précocement indus-

trialisée, est peut-être la seule à avoir préservé ses paysages ruraux. Il y a là un exemple à suivre.

Ces textes, écrits il y a plus de vingt ans, invitent au voyage, mais on a le sentiment de découvrir un monde disparu.

Aujourd'hui, traverser un village du Cantal dépayse plus que de se rendre à l'autre bout du monde.

Le tourisme et les voyages de groupe ont tué l'art du voyage des Morand, Déon, Mac Orland... Désormais, le voyageur n'a que le voyage qu'il mérite.

(1) Biographie d'Odette du Puigadeau, J. Picollec éditeur.

Rendez à ces Arts

Et à la Méditerranée, F.X. Roussel

François-Xavier Roussel fit partie du groupe des "nabis". Il y contracta des influences artistiques et aussi des amitiés : il épouse la sœur de Vuillard et voyage avec Maurice Denis sur la côte méditerranéenne. Là, en 1906, ils visitent Cézanne en Aix. On faisait alors le voyage "à Cézanne" comme on avait fait jadis le voyage à Rome ! Ils rencontrent également Signac à Saint-Tropez.

Le musée de l'Annonciade organise donc cet été une superbe exposition Roussel. Car, s'il fut natif de Lorraine et installé à L'Etang-la-Ville, Roussel connut dans le Midi de la France une lumière et des paysages décisifs dans sa peinture.

Sa palette va s'éclaircir. Mais ce n'est pas tout. Il va trouver sur la côte provençale une inspiration mythologique qui peuplera ses tableaux. Des nymphes, des faunes, sous un ciel sans nuages, viennent s'inscrire dans ces paysages où dominent les gris, les jaunes froids, les verts et les crèmes très "nabis".

L'Antiquité s'y retrouve naturellement : Eurydice, Diane, Narcisse, Apollon habitent les toiles légèrement, rêveusement, comme des citations attendries et assimilées plutôt que pédantes. Un peu de rouge ou de bleu fait animer les paysages bucoliques — de toute éternité semble-t-il.

Pas question, bien sûr, de peindre comme au XVII^e siècle : la touche est "moderne". Car Roussel s'inscrivait, comme les autres "nabis", dans une tradition picturale française qui ne reproduisait certes pas les anciens, mais s'en souvenait. Musée de l'Annonciade, Saint-Tropez : jusqu'au 11 octobre

NATHALIE MANCEAUX

« **DE TERRE ET DE SANG** », par Pierre Barret, Jean-Noël Gurgand et Jean-François Nahmias, Editions Fixot, 119 F
Une bonne histoire d'aventures médiévales à laquelle on reprochera cependant un style un peu claudicant, quelques gênants anachronismes et une intelligence hors de propos à l'égard des chiens musulmans.
Un ouvrage à placer néanmoins bien au-dessus des grotesques gribouilleries « cape-et-d'épéistes » de Mmes Juliette Benzoni et Fanny Deschamps.

« **APPARITION** », par Graham Masterton, Editions des Presses de la Cité, 110 F
En vacances dans un manoir victorien, un père et son jeune fils vivent un cauchemar éveillé.
D'horribles créatures, des fantômes, des sorciers, des monstres lovecraftiens, bref, une plongée au fond de l'épouvante. Du grand Masterton !

« **SANG POUR SANG** », par Jean Marigny, Editions Gallimard (collection « Découvertes ») 70 F
Le spécialiste incontesté français du vampirisme brosse dans ce livre un passionnant et presque exhaustif historique de la légende des « morts vivants ». Du sujet, rien ne lui est étranger, personnages réels de jadis, romans, films...
Un excellent texte, une splendide iconographie.

« **BAAZAR** », par Stephen King, Editions Albin Michel, 150 F
A Castle Rock, le bourg improbable de l'État du Maine où se déroulent nombre des angoissants romans du « king » de l'horreur littéraire anglo-saxonne, un occultiste-hypnotiseur ruine le naturel ordre des choses, répand la folie et la mort... Sulfureux, bien que plein d'un corrosif humour...

LE SYLLABUS par le R.P Petitalot
Le texte intégral en latin et en français de l'un des documents les plus utiles à la compréhension de la vraie doctrine de l'Eglise. Commenté par un prêtre de la société de Marie. Un siècle après sa publication par Pie IX, cette condamnation de l'indifférentisme, du socialisme, du communisme "doctrines révoltantes au regard du droit naturel" et des sociétés secrètes "sorties de l'enfer" est d'une stupéfiante actualité.
Par correspondance 85 F Franco. Chèques à J.P Hamblenne, BP 1446 B 1420 BRAINE L'ALLEUD (Royaume de Belgique)

RAISON GARDER. Entretien avec Vladimir Dimitrijevic
Le grand intellectuel franco-serbe donne sa version de la guerre de Bosnie et des causes d'un affrontement religieux et politique. L'intelligence aiguë et le courage de Dimitrijevic méritent qu'on écoute sa voix.
Distribution "L'Age d'Homme" 5 rue Ferrou 75006 PARIS.



Fidèle au poste

par Serge de Beketch

Bon sang mais c'est bien sûr, la télé ne sert à rien !

Nos lecteurs nous tiendront-ils rigueur de cette réduction de la rubrique « Fidèle au poste » ? C'est douteux, tant il est de plus en plus évident que la télévision ne sert à rien. Elle a échoué dans sa mission formatrice, elle prostitue l'information, elle ne donne pas à voir la beauté plus de deux fois la semaine (« Thalassa », « Faut pas rêver »). En revanche, elle vomit l'ordure, la laideur, la bassesse, l'obscénité. Elle célèbre les porcs, adule les crétins, élève pourris et pourrisseurs au pinacle, idolâtre les détraqués. Un prêtre n'est écranisé que marié, mieux : divorcé, ou mieux encore remarié avec un travesti. Une jeune fille n'est traitée comme telle que violée par son père. La campagne française est un repaire d'alcooliques vicieux, l'Histoire une litanie de crimes, les traditions populaires sont méprisées.

Le dévouement et la solidarité y sont tenues pour choses si rares qu'on en fait un spectacle. L'art y est le rendez-vous des déviances, le théâtre écartelé entre pantalonnades et absconseries, le cinéma réduit aux américaneries de toutes provenances, la musique est chassée, les variétés sont un hypermarché où des hystériques montés sur ressorts à boudin fourguent, sous des noms différents, la même camelote écoeurante.

Le comique est réduit à la vulgarité, le sport envahit tout, à toute heure.

Bref, la télé est un pandémonium.

Parlons-en moins, lisons plus et écoutons de la bonne musique.

MERCREDI 14 JUILLET
F3 20H45

« La marche du siècle ».

« L'éloge des gens ordinaires ». Bonne idée en ce jour de « fête du peuple ».

Mais ne rêvons pas : les « gens ordinaires » n'ont pas la parole. Elle est réservée aux abonnés de la privilégiation médiatique : sociologues, chanteurs de variétés, théâtres, photographes, écrivains qui vont au peuple comme d'autres au zoo. Rendez-vous André Voisin et les « Conteurs », la plus admirable réussite de toute l'histoire de la télévision populaire !

JEUDI 15 JUILLET
F2 20H50

« Notre télévision »

La télé révise sa propre histoire. Une idée de Tchernia, grand et gros baigneur hilare, madré, bourré de talent et pétri d'humour. On ne va pas manquer ça.

VENDREDI 16 JUILLET

N'oublions pas le bisangtenaire. Il y a deux siècles, on enterrait Marat « fanatique énergumène, rebutant et épouvantable » disait le Montagnard Levasseur, « le plus beau cas de frénésie humanitaire qu'engendrent toutes les grandes crises » surenchérissait Gaston-Martin qui n'avait

pas connu l'abbé Pierre
Beau sujet de dramatique télé. Personne n'y a pensé.

SAMEDI 17 JUILLET
Toutes chaînes

Mitchell, Bedos, Hava Koav Beller ou Martin Grey. Tant que la télé n'est pas obligatoire, profitons en pour lire un peu...

DIMANCHE 18 JUILLET
F2 22H50

« Trois hommes à abattre ». Delon. avant son coup de foudre pour Djack Lang. Pur, dur et solitaire. Ceux qui n'aiment pas ont Balasko sur TF1 ou Shirley Mc Laine sur F3. Ce soir, c'est boudin ou andouille.

LUNDI 19 JUILLET
F3 20H45
« César »

La trilogie est comme le pont du Gard : éternelle et inutile. Césariot fait regretter que Mamie Gaia n'ait pas sévi un demi-siècle plus tôt. Mais tout de même, quel théâtre (mal) filmé ! Qui ne pleure pas à la mort de Panisse ne mérite pas le nom d'humain.

MARDI 20 JUILLET
ARTE 20H45

Pour épouser le plus beau décolleté des lettres germanopratinées, Arielle Dombasles avait, disent les commères, chaussé des talons-aiguille décorés de cœurs écarlates aux initiales des tourtereaux. Une semaine plus tard, BHL devenait administrateur d'Arte. Puisque l'élégance et le bon goût s'y mettent, je ne rate plus une émission.

MERCREDI 21 JUILLET
F2 20H50
« Fort Boyard »

Des tigres qui ne dévorent pas, des serpents qui ne mordent pas, des araignées qui ne piquent pas, des lutteurs qui ne brisent pas les reins, des matraques qui n'assomment pas, des « intellos » qui ne répondent pas à des questions de cours élémentaire. Tout ça pourrait faire une émission qui ne casse rien.

Faux : elle casse les pieds. Et elle vise même plus haut.

JEUDI 22 JUILLET
20H50
« L'œil du jeudi »

La télévision aux temps maudits où, nous dit-on, la censure y sévissait. Epoque révolue, comme chacun sait.

F3 20H45
« Les boucaniers »

Un corsaire casse les têtes anglaises pour le compte du général américain Andrew Jackson et pour notre plaisir. Cinéma historique avec Yul Brinner et Charlton Heston. Ce Laffite-là était honnête. On ne risque pas de le confondre avec le banquier.

VENDREDI 23 JUILLET
Canal + 20H30
« Football
Nantes-Monaco »

Comment peut-il encore se trouver des spectateurs pour ce sport de demeures, pourri de corruption et maqué par la mafia politico-affairisto-sportive ? Est-ce que les veaux seraient aussi des ânes ?

Rideau rouge

par Jérôme Brigadier

L'AVARE de Molière

Les monstres sacrés (J. Marais et M. Morgan) prennent des vacances jusqu'au 14 septembre. Avant de boucler ses valises pour le Festival d'Anjou (2 au 24 juillet) puis pour celui de Ramatuelle (1er au 13 août), dont il assure les directions artistiques, le sémillant patron des Bouffes-Parisiens, Jean-Claude Brialy, a invité le "Monstre" du théâtre : Molière. Depuis qu'il dirige la salle (qui fut celle de Jacques Offenbach), le lutin des mondanités n'a jamais été pris en flagrant délit de médiocrité ou de mercantilisme.

Ce généreux *Avare* est

bien dans cette ligne.

Vous connaissez tous l'histoire de ce bourgeois ladre, laid et veuf, inspirée à Poquelin par « L'Avularia » de Plaute ridiculisant l'avarice, cette passion de la thésaurisation qui anéantit chez Harpagon tout bon sens et toute affection, au point de tyranniser famille et domestiques qui, finalement, le duperont. Vous pouvez vous rafraîchir la mémoire avec les « Petits classiques Vaubourdolle » que vous n'aurez pas manqué de conserver à l'issue de vos humanités (tour à tour bons ou mauvais souvenirs...)

C'est Jean-Paul Farré qui tient le rôle-titre. Il donne à son interprétation une grande vigueur et de l'invention faisant du vieillard atrabilaire un



« pépé » capricant à souhait. Il a pris le parti de ne pas rendre le personnage

antipathique. C'est réussi ! Tous ses partenaires sont confondants de talent, de fraîcheur et de métier. Tout est bien orchestré par le malicieux Jean-Luc Moreau qui utilise, pour sa mise en scène, une grande quantité de valises et malles. A l'inverse d'Arman, qui les empile face à la gare Saint-Lazare, il les fait danser, créant ainsi un décor changeant à tout moment dans de jolies lumières.

Ne soyez pas "radins", investissez dans cet *Avare* plein de santé. Offrez ce plaisir aux enfants qui étudient Molière.

Ce spectacle est, en principe, présenté pour cinquante représentations, mais il n'est pas impossible qu'il soit prolongé.

Théâtre des Bouffes-Parisiens, 42 96 60 24.

JAMBON-JAMBON, comédie dramatique espagnole de Bigas Luna

À fin que son fils chéri oublie la jeune fille qu'il aime, sa mère, une maîtresse-femme, engage un très beau livreur de jambons pour la séduire. Bien entendu, tout se dérègle l'Apollon tombant amoureux de sa victime et la maman-maîtresse-femme de... lui ! C'est aussi compliqué qu'un drame hugolien et aussi alerte que du Feydeau. Bunuel revisité par la "rigolade"... Sensuel, provocant drôle (même dans les moments dramatiques), ce film prouve qu'il y a bien un néo cinéma espagnol dans la ligne de Pedro Almodovar (*Talons aiguilles*). Rudement dévergondée cette Espagne d'aujourd'hui !

Toujours "sangre y oro" mais s'y mêlent sexe, mort, violence et "bouffe". Contrairement au passé, l'Eglise et l'Armée sont absentes. Ainsi elles ne sont pas brocardées, c'est toujours cela de gagné ! La jeune femme, objet de tous les tourments, est gentiment interprétée par Stephania Sandrelli déjà remarquée dans *Divorce à l'italienne* avec Marcello Mastroianni. Elle a pour maman, dans cette pellicule, Anna Galiena épatant dans *Le Mari de la coiffeuse* de Patrice Leconte aux côtés de Jean Rochefort.

Pourquoi *Jambon-Jambon* ? Pour deux raisons ; en Espagne dire à une jeune femme « tu es un jambon » (jamón), c'est un gentil compliment et tout le contraire de l'élégant « quel boudin ! » ; mais aussi parce que Raul — la « bombe sexuelle » (Javier Bardem) — travaille dans une usine où se prépare le fameux « pata negra » (patte noire) qui, grâce à l'entrée de l'Espagne dans la CEE, est,

depuis peu, vendu à Paris. Il faut savoir que ce jambon se prépare à partir de porcs uniquement ibériques qui, contrairement à leurs homologues d'Europe du Nord, sont exclusivement végétariens. Ils ne consomment que des épineux et des glands, ce qui vaut au jambon sa couleur rouge-brun et d'être peu gras. C'est Isabelle la Catholique qui assura la promotion de ce produit pour, entre autres, débusquer les renégats chez les juifs fraîchement convertis au catholicisme... Mais ceci est une autre histoire ! Si vous aimez le cinéma un tantinet "cochon" (mais on reste dans le domaine du supportable par les temps qui courent), ne manquez pas ce film. Si vous rêvez d'une Espagne comme nous l'avons connue il y a peu encore, vous êtes prévenus, vous ne trouverez aucun repère.

Jambon-Jambon a obtenu le Lion d'argent au dernier festival de Venise.

Sous mon béret

L'Axonge d'une nuit d'été

Heu après avoir lu Ma vie chez les sangliers de Heinz Meynhardt, le capitaine Thon devint fou. Au point de se jeter à l'eau, dans un fracas gigantesque, au milieu d'une "balbaya" moussant l'océan de sauts frénétiques. Il était six heures du matin et le compas nous situait à mi-chemin entre Guéthary et Bidart. Au large comme il se doit. Le soleil, encore bas, caressait la pointe du cap Figuiér, pour saluer avec chaleur cette première mondiale tentée par un contribuable français, de vivre en symbiose avec les thons. L'écran du sonar se peuplait de dizaines de points rougeâtres, preuves scientifiques de la présence des intéressés à moins de trois mètres de fond, et non pas d'une méchante angine. Une tache énorme apparut soudain, tandis que ricanèrent bêtement des mouettes cancanières aux cris rauques des femmes poissonnières. Comme la tarte, le but était atteint : Riton-la-colère, dit le capitaine, avec son maillot de bain tricoté en pure laine des Pyrénées, son gilet de corps et ses bandes molletières, son chapeau Ricard et sa gourmète en plastique, était bel et bien en train de couler. Sur l'écran, nous distinguions parfaitement sa descente aux abysses ordonnée par le miracle de la science, aidée quelque peu, il faut bien le dire, par un reliquat d'axonge resté par fatuité sur le pont après un casse-croute de compétition. La présence du sergent Gracia, ebahi, à la proue du navire, apportait à l'instant la grandeur du moment historique. Il hésita entre le signe de croix et le salut aux drapeaux. Mais une franche hilarité prit le dessus quand l'homme de dessous revint vers le dessus, les lunettes — à écailles — dans la bouche et les ouïes frémissantes. « Tu es désormais un héros du petit écran », dit le sergent avec la franchise d'un évêque académicien. Le capitaine contempla l'horizon avant d'affirmer « elle est bonne ». Puis il piqua du nez, en battant l'air de ses pieds. Comme un canard. Je l'ai revu l'autre soir. Il sortait d'une boîte.

JOSEPH GREC

Plaisirs de France

par Chaumeil

LES GUIDES DE LA BONNE VIE

Tous les voyageurs, tous les gourmands connaissent le Guide Michelin, bible des gastronomes selon de mot de Curnonsky. Mais le caoutchoutier Michelin ayant créé son guide (dès les débuts de l'automobile), l'autre caoutchoutier Kléber-Colombes voulut, après la Seconde Guerre mondiale, avoir le sien. Et il en confia la direction à un grand bonhomme, Simon Arbellot de Vaquer, gentilhomme de table, d'une culture sans défaut, ce qui l'amena à devenir l'ami du gourmet Léon Daudet et du maître de l'Action Française, Charles Maurras.

Arbellot donna au "Guide Kléber" une allure, un ton, un tour complètement nouveau, plus vivant que ceux du Michelin. Et ce fut une réussite. Lorsqu'il disparut, son collaborateur le plus proche, Jean Didier, lui succéda naturellement avec un égal succès. Le disciple avait de quoi tenir. Il tint jusqu'à l'abandon du guide par la firme Kléber-Colombes. Jean Didier amena le guide à la maison Bottin et créa alors, voici onze ans, le Bottin Gourmand, qui "décolla" immédiatement.

L'an dernier, Jean céda la direction et la rédaction en chef du Bottin à son épouse Pauline sans la priver, bien sûr, de ses conseils, de son expérience et, j'en suis sûr aussi, de ses saintes colères ou de ses parti-pris souvent pertinents.

Voici un an tout juste, nous étions quatre ou cinq confrères en tournée professionnelle à La Baule, Le Croisic, Guérande ; et Jean Didier mourait brutalement d'une crise cardiaque foudroyante. Nous attendions le nouveau Bottin de Pauline. Et nous l'avons étudié avec

joie : Pauline Didier a su sauvegarder la rigueur, les bons critères de sélection, voire d'exclusion, qui font les bons guides.

En 1592 pages, 7492 hôtels et restaurants recommandés, 644 nouveaux, 1433 supprimés depuis l'an dernier et 2037 tables où l'on peut agréablement faire un repas pour 160 francs ou moins : un joli et sérieux palmarès. Le classement est départemental, ce qui permet au vacancier plus ou moins sédentaire de rayonner méthodiquement autour de son lieu de séjour et d'en découvrir les ressources culinaires, historiques, festives ou culturelles...

Je ne pars jamais sans mon B. G. mais je lui adjoints avec fruit le Guide des Restaurants de l'Auto-Journal dans lequel les amis Guérithault, Jean Marie Boelle, Jacques Brunel et Michel Prot ont apporté leurs bonnes adresses. Ce précieux petit ouvrage cite 1 800 restaurants avec les incontournables meilleures tables de France, mais aussi mille adresses de tables sympathiques et savoureuses à moins de 100 francs. J'aime y retrouver — ou y trouver —, entre les grandes auberges de campagne, les petites cuisines simples, de vrai goût et de coût modeste.

Avec ces deux compagnons, je ne crains aucune (mauvaise) surprise...

*** Le Bottin Gourmand 1993,
193 francs, 31 cours des
Juillottes, 94706 Maisons-Alfort
Cedex, 49 81 56 56.**

*** Guide Restaurants 1993
Auto-Journal, 350 pages, 65
francs, 8/10 rue Pierre
Brossolette, 92300 Levallois
Perret, 40 87 40 00.**

*** Ces deux guides se trouvent
en librairie, dans les grandes
surfaces, etc.**



Le Voyageur errant

par Nicolas Bonnal

Le réveil de l'Asie

Napoléon nous avait prévenus : « Lorsque la Chine s'éveillera... » Plus près de nous, René Guénon, dans *Orient et Occident*, avait mis en garde l'arrogance démocratique : à force de piller, humilier, exploiter tous ces peuples, nous finirions bien un jour par nous retrouver avec une note fantastique à régler. Nous la réglons sous deux formes, suivant les capacités des peuples dits du tiers-monde : les Noirs et les Arabes terrifient nos médias et nos banlieues en attendant d'être plus nombreux, les Jaunes se préparent à liquider purement et simplement le monde blanc de la carte du monde économique. L'Europe est déjà au fond du gouffre avec ses vingt millions de chômeurs et sa démographie effondrée. En Amérique, les Blancs seront minoritaires au milieu du prochain siècle et déjà, comme en Australie, les élites universitaires sont constituées pour moitié de Jaunes.

Il faut bien trouver une explication ; et les médias d'incriminer le dumping social, le travail des enfants, la situation des femmes, en attendant mieux (le combat de buffles ? la saison des pluies ?).

L'explication, depuis que je voyage en Asie, m'est apparue toute simple : les Jaunes sont de droite. Les employés

respectent leur patron, les enfants leurs parents. Le client y est roi, et il faut se mettre à sa disposition. Existe-t-il des problèmes ? On adopte immédiatement les solutions les plus radicales et les moins socialistes... Peine de mort pour un patron qui ne tient aucun compte de la sécurité de son personnel en Thaïlande ; incitation à créer des entreprises productrices de forte valeur ajoutée à Singapour. Singapour où quatre ethnies vivent les unes à côté des autres sans aucune gêne, comme si seul un régime de droite pouvait

mettre bon ordre au développement des sociétés multiraciales (et non comme en France aux sociétés multi-racailles).

Les Chinois ont quant à eux compris, contrairement à Eltsine et ses conseillers démocrates, que seul un pouvoir fort pouvait générer la prospérité générale. S'agissant d'un pays de la taille de la Chine, il n'y avait pas à tergiverser. Les démocrates ont chez nous oublié que la prospérité n'est pas due à nos libertés mais au labeur de nos pères qui jusque dans les années soixante évoluaient dans une société encore

autoritaire et respectueuse des valeurs... Depuis que la social-démocratie contrôle l'Europe, nous avons récolté un monde fait de chaos, chômage et désolation. Et ce pendant que des peuples se préparent à dominer le monde en travaillant à la sueur de leur front.

On peut bien sûr se consoler en citant Braudel et en parlant de déplacement du centre de « l'économie-monde » (sic). Il reste que rien n'obligeait un système politique, la démocratie en l'occurrence, à anéantir une race (même blanche ! même blanche ! pensez qu'en Grande-Bretagne il est question d'interdire dans les universités le mot « britannique » jugé raciste !), une civilisation, dite de l'Occident chrétien, et une économie continentale qui domine sans partage le monde avant de confier son sort aux démocrates de tout poil et de toute nationalité, comme dirait un ministre célèbre.

A ce cataclysme, dont les causes apparaissent si claires en Asie, on ne peut répondre qu'en écho aux paroles du barde celtique Tuan Mac Cairill : « Il y a eu un grand désastre et, comme à chaque désastre, il y a un survivant. Je suis ce survivant. » Alors survivons, au nom d'une certaine idée de notre civilisation et observons la fin sans gloire de l'Europe du crépuscule...



Un jour

13 juillet 1882
Inauguration
de l'Hôtel de Ville

Monsieur Jules Grévy, président chenu de la très jeune Troisième République, inaugura le nouvel Hôtel de Ville de Paris le 13 juillet 1882. Depuis onze ans la capitale était veuve de sa Maison Commune. Elevée à une fléchée de la Seine, cette Maison Commune, d'abord appelée "Maison aux Piliers", avait jadis eut le nom de "Parloir aux Bourgeois". Jusque'en 1347, les Maîtres de la Corporation, assujettis au rude vouloir des "marchands de l'eau", y traitèrent des choses de leur état. Ensuite, Jean II ayant octroyé des franchises à la vieille Lutèce, privilège qu'entérina Charles VI le 12 janvier 1411, la municipalité occupa le vénérable "Parloir aux Bourgeois", tour à tour rebaptisé "Ostel du Roi en grève" et Hôtel de Ville. Le temps passa... Sous Henri II, l'ancien "Ostel du Roi en grève", à quelques toises duquel les bras nus avaient l'habitude de venir réclamer de la besogne, de venir faire grève, disaient-ils, menaça ruine. Alors, le Valois le fit abattre, commanda au Boccador, le talentueux Dominique Bernadeti ou de Cortone, d'ériger à son emplacement un édifice de style italien, et le Prévôt des Marchands, Viole d'Athis, posa, le 15 juillet 1553, la première pierre de ce deuxième Hôtel de Ville... Le chef-d'œuvre du Transalpin perdit, un peu modifié : les artistes de Louis XV le dotèrent de plusieurs statues ; ceux, bien moins inspirés, de Louis-Philippe, d'un couple d'ailes. Hélas, ainsi qu'ils brûlèrent le palais des Tuileries, le palais du Quai d'Orsay, le palais de la Légion d'honneur, le ministère des Finances, le Théâtre lyrique, les Communards, gredins héritiers des Bonnets rouges de 93, incendièrent le splendide bâtiment le 24 mai 1871... Notre Hôtel de Ville, l'Hôtel de Ville du bonhomme Grévy, le rappelle dans les grandes lignes ; il fallut aux architectes Godde et Lesueur, et à des centaines d'ouvriers, dix années de travaux ininterrompus pour le reconstruire.

JEAN-SILVE de VENTAVON

Carnets

par
Pierre Monnier

Je veux saluer deux départs qui m'attristent. Monique Morelli, qui est à mes yeux l'une des chanteuses les plus porteuses de trouble et de vérité. Sensible, émouvante et toujours forte à travers ce qu'elle exprime. Il n'est pas juste qu'il ne lui ait pas été donné, à travers les médias, toute la place qui lui revenait de droit, le droit du talent.

Pierre Delongraye, mon ami depuis 1936, pour moi le plus complet des dessinateurs de presse, en un temps qui comptait Gassier, Soupault, Sennep... Son retrait, en 1948, avait laissé un grand vide.

Comme moi, Pierre Delongraye se révoltait contre la prétention esclavagiste de l'Angleterre et la servilité des gouvernants de la Troisième... Comme Forain... Willette... Henri Béraud... Pierre Benoit... Rebatet... Brasillach... Louis-Ferdinand Céline... et tous les irréductibles attachés à leur propre dignité.

Quel prince a dit : « En me frappant, on me désigne ! » Voilà qui convient à Jean-Marie Le Pen.

J'ai envie de dire un petit mot aux fils flageolants qui pleurent parce que leurs pères n'étaient pas en 1939-44 dans le bon camp... Mais non ! chers petits Fernandez, Vitoux, Beugras, Maxence et autres, vos papas n'étaient ni moins bons français ni plus cons que les autres... Ils étaient même souvent plus proches de la réalité... Ils se sont seulement trompés en annonçant la couleur... C'est tout. (Je ne sais pas si je vais me faire bien voir en écrivant ça ?)

Aux épreuves du Bac, en français, un très beau sujet sur l'indispensable "devoir de mémoire"... C'est sûr. Il ne faut pas oublier que la Troisième République a envoyé la jeunesse française à l'abattoir sur ordre de l'Angleterre pour un carnage qui devait durer quatre ans, pendant que les anglo-saxons et les staliens fabriquaient leur futur armement en toute tranquillité...

Mes bien
chers frères
La porte
étroite

« **E**ntrez par la porte étroite (Mt 7,13) », nous dit Jésus.

Entrez, dit-il. C'est un appel. Nous avons tellement peur de Dieu que notre imagination se précipite sur l'image : la porte, puis sur l'adjectif : étroite. Et, dans notre humilité, nous interprétons : ça va être dur. « Entrez, mais, je vous préviens, ça va être dur ! »

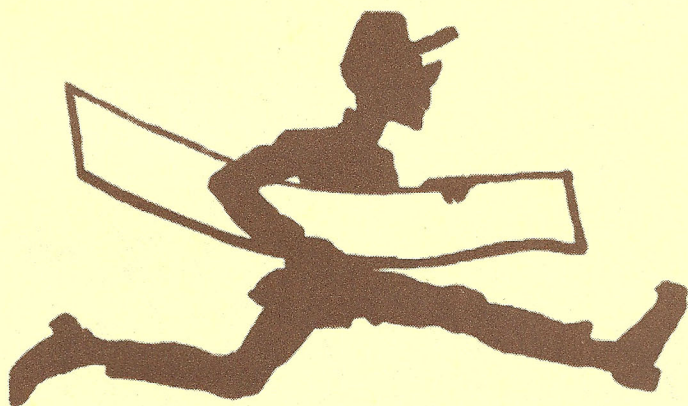
J'ai connu un dominicain qui prêchait avec beaucoup d'humour. Non seulement il était grand, mais il était un peu large. Il disait : « La porte, c'est le Christ. Nous devons passer par lui pour entrer dans la Vie éternelle. Mais nos boursoflures nous empêchent de passer. Ce sont nos péchés, et plus précisément notre orgueil. C'est l'orgueil qui enfle. » Gare du Nord, l'autre jour, j'ai vu une dame portant deux grosses valises ; elle prétendait passer ainsi un portillon assez étroit. C'était elle ou les valises. Cette scène m'a fait penser à ce verset de saint Matthieu. Je lui ai dit (intérieurement) : laisse tes valises et passe.

La porte étroite. En grec, sténos ; étroit, resserré, médiocre, court. D'où le mot sténodactylo. Mais cet adjectif signifie aussi : de peu d'importance, petit. Merci, M. Bailly, vous me donnez à penser. Il y a dans ce mot toute la discrétion du Christ. On pourrait traduire : « Entrez par la porte discrète. » Elle est peu visible. Il faut la chercher. Je connais une dame qui habite une belle maison, donnant sur un immense jardin dont les fleurs ont fait l'objet d'articles dans le Figaro. Or, il s'agit d'une maison de bourg. Pour entrer dans la maison et accéder au fameux jardin, il faut passer par une unique porte très modeste, intentionnellement discrète. Faut connaître. Nous connaissons le Royaume des cieux. Nous en connaissons la porte : elle est étroite et discrète. C'est le Christ.

ABBÉ GUY-MARIE



Lettres de chez nous



Une bonne affaire

Quand nous avons pris l'abonnement au "Libre Journal", c'était pour soutenir des idéalistes qui se lançaient presque sans le sou dans une aventure merveilleuse défendant les idées qui nous sont chères, que nous jugeons essentielles. Mais au fil des numéros, nous nous apercevons que c'est nous qui avons fait une bonne affaire ! Le journal est très attrayant, passionnant même et le fait qu'il arrive toujours à l'improviste lui confère un charme de plus.

Nous l'aimons beaucoup et lui souhaitons tout le bien possible.

H.W.

(LA CHAUX-DE-FONDS)

Impossible de résister

Abonné "de fondation" à "Présent" et à cinq ou six journaux de "la famille", je me flattais de n'en rien passer, dussè-je rogner sur mes

heures de sommeil et me disant que plus était impossible.

Mais, comment résister à la lecture d'un "Libre Journal", décadaire, s'il vous plaît, de civilisation française et de tradition catholique ?

Où je retrouve Serge de Beketch, Anne Brassié, ADG, Anne Bernet, mon ami Raffard de Brienne, Bernard Lugan et tant et tant...

Voici mon abonnement, avec mes amitiés et mes vœux !

DR. J.M.

(THÉROUANNE)

Continuez !

J'ai bien reçu un exemplaire de votre "Libre Journal". J'y ai retrouvé avec plaisir la formule de "La France" et les articles des personnes que j'ai l'habitude d'entendre sur Radio-Courtoisie. Enfin un journal intéressant, et dont les articles sont d'une qualité remarquable.

Etant, quoique diplômée d'un 3^e cycle en droit, au chômage, je ne

peux souscrire dans l'immédiat un abonnement, mais je ne manquerai pas de vous recontacter à cette fin dès que ma situation financière se sera améliorée.

Je suis de tout cœur avec vous.

Vous nous donnez, à nous les jeunes, que douze années de socialisme n'ont pas réussi à corrompre, l'espérance d'un avenir meilleur et courtois. Puissiez-vous continuer votre combat !

C.G. (LE CHESNAY)

"Semper"

RÉPONSE DE MME C.B.
AU LECTEUR H.O. DE
NICE :

Félicitations pour la démonstration lumineuse du raisonnement, du genre :

- Tout ce qui est rare est cher
- Un bon cheval bon marché est rare
- Donc, un bon cheval bon marché est cher.

On pourrait ainsi démontrer que Serge de Beketch est un pote de Boudarel par une série de maillons ecclésiastiques...

Je ne sais s'il y a des catholiques "vrais-faux-anti-pro-Lefebvristes" et d'autres "faux-vrais-pro-anti-conciliaires", mais il y en a certains qui étaient certainement "en permission de longue durée quand le Saint-Esprit est descendu" !

"SEMPER LAETITIA"

DE PARIS

3^{ème} œil

La guerre civique

Lorsqu'une société implose aussi scandaleusement que la nôtre, il est du devoir de l'Honnête ou du prud'homme de sortir de son antre et de riposter. C'est ce qu'a fait Jean Tulard, à l'invitation de Patrick Poivre d'Arvor, sur le plateau « d'Ex-Libris ». Tulard est venu évoquer le génocide vendéen en des termes qui eussent été inimaginables il y a seulement quelques années. Se fondant uniquement sur les déclarations des pères des Droits de l'Homme, il a remarquablement expliqué la parenté lointaine entre les « colonnes infernales » et les « Einsatzgruppen » du front de l'Est.

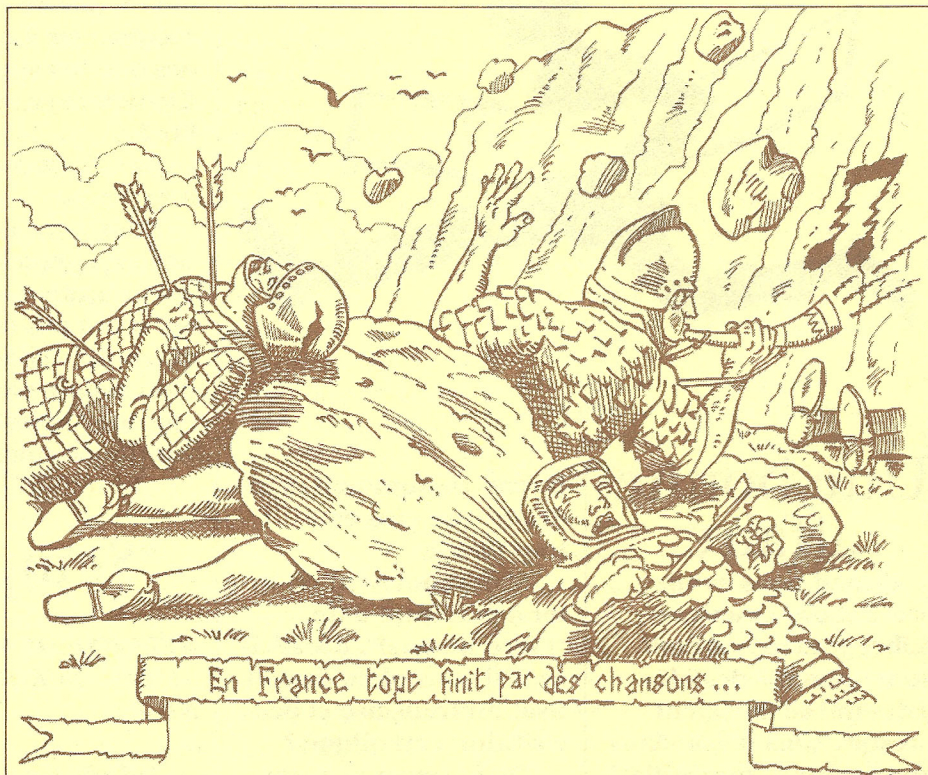
Cette parenté est d'autant plus évidente qu'elle est confirmée par Hitler : il déclare dans le « Hitler m'a dit » de Rauschning que « de la même manière que les Français ont réalisé leur révolution grâce à la notion de peuple, nous conduisons la nôtre avec la notion de race ». Continuité logique qui aboutit, dans un cas, aux cinq millions de morts des guerres révolutionnaires et napoléoniennes, dans l'autre, aux cinquante millions de morts de la Deuxième Guerre mondiale. A ceci près que les révolutionnaires déclarèrent la guerre à tout le monde, quand Hitler se vit imposer un conflit européen par l'Angleterre et la France. Bâtie en Angleterre sur l'esclavage des Irlandais, en Amérique sur celui des Nègres, en France sur le « populicide » vendéen, la démocratie arrive à sa limite ultime : ses principes lui reviennent sous forme de boomerang. Et ne peuvent qu'inciter l'Honnête Homme à sortir de sa réserve... Le dernier débat animé par Guillaume Durand et consacré aux provocateurs (comprendre : « les opposants au système ») a clairement montré que gauchistes et démocrates ont épuisé toutes leurs ficelles et qu'il est temps décidément de se préparer à de grands événements : une révolution, par exemple, au sens étymologique du terme : retour à l'origine...

NICOLAS BONNAL

Histoire de France

par Aramis

Ses plus ardents défenseurs ne s'y sont pas trompés, la démocratie est une chose trop fragile. Le regretté Salvador Allende ajoutait : « et trop sérieuse pour être confiée à des militaires ». Le relâchement, il va sans dire, n'est plus de mise, car la lutte pour sa survie est un combat de tous les instants. Celle-ci exige à la fois vigilance et discipline. Discipline surtout, serait-on tenté d'ajouter, car on se demande sérieusement comment le démocrate pourrait découvrir la main cachée du chef d'orchestre clandestin dans la culotte du zouave si, lui-même, n'avait pas le petit doigt sur la couture du pantalon et le reste de la main dans la braguette du chef. Cette position difficile à soutenir permet aux plus aguerris de percer à jour les complots les plus diaboliques. Tel fut le cas de la conspiration nationale-bolchevique de la Closerie des Lilas. Qui révéla l'acointance entre un écrivain engagé, assis en compagnie d'une bouteille de vodka à la place qu'occupait Lénine en ce lieu, et la dame-pipi dudit établissement, abonnée à National Hebdo. Ce travail de recherche est l'apanage du journaliste d'investigation. Parfois confondu avec le fouilleur d'excréments, son rôle social est plus gratifiant car il participe à la sauvegarde de la cohésion républicaine. Nous n'aurons que deux mots : merci !



H. Plumeau et R. Jacob

Sélectif et arbitraire sont les maîtres mots de l'enseignement dispensé

sous Charlemagne. C'est-à-dire qu'il fut résolument hostile à l'éveil des classes les plus défavorisées. L'exemple le plus frappant de cette pensée ségrégationniste subsiste encore dans les mémoires à propos des trois opérations. Avec la première, rappelons-le, nous apprenons à additionner nos différences, source d'enrichissement. Avec la seconde, en revanche, nous apprenons à soustraire les tenants de l'exclusion. Ces deux méthodes de calcul sont actuellement les seules qui soient en conformité avec la déclaration universelle des droits de l'homme. Par perfidie Charlemagne choisit le moyen le plus prompt à séparer les individus, d'où son culte insensé pour la division. Division Charlemagne qui, fort heureusement, ne toucha que les classes 41, 42 et 43. Cette troisième opération fut plus communément appelée "opération Barbarossa" (du latin barba, ae, f : barbe, et du génois rossa : rouge, car en latin rouge se dit rubeus, a, um, ce qui au fond n'a strictement aucune importance, car cette langue est depuis morte et entermée, N. d'A.).

Cette précision inutile nous amène à condamner fermement toutes les pseudo-démonstrations néo-droitières inspirées de Kant et d'Heidegger qui, maladroitement, s'éver-

Charlemagne et en plus malentendant comme un pot

tuent à rendre plausible la thèse selon laquelle Barberousse serait un empereur

allemand et la Coccinelle une voiture du peuple.

Charlemagne avait donc la barbe rouge. Dans un dessein démagogique, afin de s'attirer la sympathie de la jeunesse, il agrémenta sa pilosité de fleurs. Certains exégètes, emportés par leur fanatisme, placent cette pratique extravagante aux sources du mouvement hippy. Il s'agit bien entendu d'une spéculation purement intellectuelle que les faits infirment. A aucun moment, en effet, Charlemagne n'obéit aux préceptes de la philosophie hippie : « Make love, not war » et « Peace and love ». Il en prit très exactement le contrepied en refusant à son tour d'accueillir les Sarrasins qui généreusement tentaient une nouvelle fois de nous faire partager leur message d'amitié entre les peuples. Un esprit avisé tenta habilement de le conseiller pour éviter que l'irréparable se reproduise.

Mais aux injonctions humanitaires de Ganelon, Charlemagne fit la sourde oreille. Infirmité commune à tous les traîtres (Pétain, Maurras), elle explique la mort de son neveu Roland. Qui, élevé dans le militarisme le plus exacerbé, préférera s'époumoner en jouant du cor dans un défilé à Roncevaux, alors que, quelques kilomètres plus loin, il pouvait, sans risque aucun, faire le clown à Gavarnie.